



Dialogue



Organe de l'asbl « Dialogue des Peuples »

1909  
AFA

SOUVENIRS D'AFRIQUE

# CONGO

Léopoldville, Bolobo, Équateur

(1883-1889)

PAR

LE MAJOR CH. LIEBRECHTS

*Conseiller d'État honoraire*



Pourquoi ne pas raconter...



TOUTE l'Histoire du Congo ?

BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C<sup>e</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

*Pauvres, mais honnêtes, nous paraissions quand nous pouvons, et notamment le mardi 23 août*



**LIEBRECHTS ,Charles (Anvers, 7 mai 1858 – Bruxelles, 14 juillet 1938), secrétaire général du Département de l'Intérieur de l'État indépendant du Congo (ÉIC).**

Fils de François Liebrechts et de Marie Huybrechts, Charles Liebrechts s'engage au sein de l'armée à l'âge de seize ans et entre, quatre ans plus tard, à l'École militaire. Il se destine aux armes spéciales et plus particulièrement à l'artillerie. À la même époque, l'envoi de canons pour les besoins de ce qui est toujours considéré aux yeux du monde comme l'Association internationale africaine incite Léopold II à engager un artilleur. Le roi sollicite le général Nicaise, l'un de ses proches collaborateurs militaires, afin de dénicher un candidat idéal. Le futur inspecteur général de l'artillerie convoque Liebrechts à la fin 1882 et le recommande pour cette mission. Ayant directement reçu ses instructions du souverain, le jeune lieutenant s'embarque avec le nouvel armement pour le transférer sur le Haut-Congo. La situation de l'expédition est alors loin d'être brillante et depuis son retour en Afrique, en novembre 1882, Stanley remet de l'ordre dans toutes les stations. Arrivé à Léopoldville, l'explorateur anglais s'occupe à réunir un large équipage en vue de la fondation de deux nouveaux postes. Présent sur place, Liebrechts est embarqué dans le périple ainsi que l'une des pièces d'artillerie dont il a la charge. Arrivé à Bolobo, Stanley doit résoudre un conflit qui a surgi entre le personnel de la station et un chef local. Une fois le différend réglé, il décide de confier le poste à Liebrechts, qui s'est acquis une réputation grâce à une démonstration dissuasive du canon Krupp. D'après les sources disponibles voulant dédouaner l'officier belge, ce dernier fait les frais du mécontentement accumulé des populations locales qui, souhaitant le départ des Européens, incendient les installations de la station en novembre 1883. L'incident n'entache toutefois pas la réputation de Liebrechts comme organisateur et meneur d'hommes, si bien qu'il reçoit en 1885 la direction de la station de l'Équateur. Ce n'est donc pas sans raison que l'une des figures montantes de l'administration, Louis Valcke, mentionne Liebrechts parmi les agents d'excellence.

Quittant le Congo en 1886, il y revient l'année d'après au service de l'ÉIC, ayant en charge le centre stratégique qu'est Léopoldville. La future capitale figure effectivement comme le cœur du ravitaillement pour tout le Haut-Congo et Liebrechts s'attache donc au développement de la station d'une part et à celui des infrastructures portuaires d'autre part. L'activité qu'il y déploie se porte très logiquement dans la promotion des commissaires de district de première classe en 1888.

Rentré en 1889, Liebrechts intègre l'administration centrale et est nommé chef de division à l'Intérieur. Ce département figure comme le centre névralgique de l'ÉIC et est placé, à partir de 1888, sous la responsabilité d'hommes de terrain. C'est tout particulièrement le cas de sa direction qui échoit au gouverneur général Camille Janssen. En outre, les années 1889-1891 constituent celles d'une grande activité tant par le déploiement d'efforts au Congo vers le Nil et le Katanga que par les manœuvres diplomatiques à la Conférence antiesclavagiste de Bruxelles. Liebrechts y participe d'ailleurs comme délégué technique de l'ÉIC. En juillet 1891, il est nommé secrétaire général de l'Intérieur à la place de Théophile Wahis, qui a été désigné comme vice-gouverneur au Congo. Cette promotion doit être l'œuvre du secrétaire d'État van Eetvelde qui se trouve, à partir de 1890, à la tête de l'Intérieur et des Affaires étrangères et qui considère Liebrechts comme un collaborateur de grand mérite. En effet, le jeune officier est capable de traiter aussi bien des dossiers généraux que des points de détails. Il apporte ainsi une gestion très pratique pour laquelle Léopold II éprouve, à certains moments, des difficultés de compréhension car il n'a pas une connaissance véritable de la situation de terrain.

S'il n'est pas à exclure qu'un chef d'administration acquiert au fil des années une influence sur la politique que doit mettre en œuvre son département, il est délicat dans le cadre de l'ÉIC d'en évaluer l'étendue. Indéniablement, une communauté de vues générale existe entre Liebrechts et van Eetvelde particulièrement sur le péril que représente l'expansion vers le Nil. Ceci pousse d'ailleurs le secrétaire général, en charge des affaires courantes, à feindre de temps à autre une mécompréhension des ordres du roi. Qu'il s'agisse du renforcement des mesures générales pour les récoltes ou celui des effectifs au camp de Dungen. Cette réticence vis-à-vis de la politique royale reste marquée au moins jusqu'au retrait d'Edmond van Eetvelde en 1898. Le départ du secrétaire d'État permet alors aux secrétaires généraux de voir s'accroître leur poids dans le processus politique, même s'il est entendu que le souverain prend la direction effective des départements et spécialement celui de l'Intérieur. De par ses absences de plus en plus fréquentes de Bruxelles, Léopold II ne peut néanmoins diriger seul l'ÉIC et les secrétaires généraux assurent en fait dans une large part les prérogatives du secrétaire d'État. Ils ont la gestion quotidienne des dossiers de leur service et participent directement au pouvoir législatif. De même, ils sont reçus en audience par le roi comme peut l'être n'importe quel ministre. Dans la pratique, Liebrechts acquiert une responsabilité politique, dont le signe le plus visible se trouve être son contreseing sur les décrets. Toutefois, cette modification de statut, qui n'est actée dans aucun texte, n'est pas forcément significative pour Léopold II : le secrétaire général resterait à ses yeux un simple chef de département. L'autonomie nouvelle n'est dès lors possible que dans la mesure où le souverain ne prend pas directement la main sur telle ou telle affaire, ce qui pour l'Intérieur est clairement le cas pour l'occupation du Bahr-el-Ghazal.

Cependant, il est indéniable que Liebrechts occupe une place de pivot dans l'ÉIC. En outre, il joue une part importante dans la manière dont Léopold II est informé sur le Congo, même si, dans ses souvenirs, il exagère probablement sur son rôle en mentionnant des séances à répétition de lecture du courrier d'Afrique devant le souverain. Ceci étant, le contexte lié au rapport de la Commission d'enquête et des travaux de la Commission des réformes, en 1905-1906, favorisent l'échange de confidences entre hauts-fonctionnaires de l'ÉIC sur les

responsabilités de la situation au Congo. Avec toutes les réserves d'usage, il ne peut être totalement ignoré que ces bruits de couloir égratignent principalement le secrétaire général. Il est soupçonné de se compromettre avec les sociétés concessionnaires, en particulier avec la Société anversoise de commerce au Congo. Il est vrai que son beau-père, Gustave-Adolphe Deymann, avait participé à sa fondation et détenait deux cents parts du capital. Ceci explique sans doute l'engagement comme directeur en Afrique de Louis Liebrechts, son frère tué en 1895 par les Budja. À ce propos, le juge Marcellin De Saegher porte une accusation grave contre les deux frères. Selon lui, Louis Liebrechts est l'auteur de plusieurs crimes dont sont victimes les populations locales, tandis que son frère le couvre de Bruxelles. Sur base des archives disponibles, il semble en effet que Charles Liebrechts ne soit intervenu en général à propos des atrocités que suite à un positionnement du roi et qu'ainsi, il aurait pu ne pas renseigner complètement Léopold II sur cette sinistre question<sup>1</sup>.

Par contre, il est établi que dans l'exercice de ses prérogatives, Liebrechts est loin d'adopter une attitude souple. En 1897, le secrétaire général préside le Comité exécutif de l'Exposition coloniale à Tervuren et, par la suite, le Département de l'Intérieur est chargé de superviser l'établissement du Musée du Congo. L'ancien secrétaire du commissaire de l'Exposition, Théodore Masui, entre au département pour être l'agent de liaison avec le musée mais il propose sa démission en 1899. Il évoque alors comme motif les relations pénibles qu'il entretient avec Liebrechts. Le cas n'est pas isolé et Félix Fuchs, faisant fonction de gouverneur, n'hésite pas à comparer Liebrechts au personnage de Joseph Prudhomme, soit le stéréotype du petit bourgeois borné et satisfait de lui.

En 1900, la démission de van Eetvelde devient certaine si bien qu'une rivalité surgit entre Charles Liebrechts et Adolphe de Cuvelier, le secrétaire général des Affaires étrangères, car tous deux espèrent devenir le nouveau secrétaire d'État unique. Ils s'accordent au moins sur un point : ils ne désirent pas qu'une personne extérieure au Gouvernement central soit choisie. De son point de vue, Liebrechts redoute la désignation du gouverneur Wahis car leurs relations sont empreintes d'animosité depuis 1890. Liebrechts était à cette époque décidé à remettre sa démission. Si Léopold II choisit de maintenir le *statu quo*, une certaine reconnaissance de l'importance politique des secrétaires généraux se manifeste, en 1905, par l'attachement de chefs de cabinet à leur fonction.

Le 15 novembre 1908, le mandat des secrétaires généraux prend fin avec le transfert de la souveraineté à la Belgique. Quelques jours auparavant, Liebrechts avait sollicité sa mise à pension de l'armée et sa nouvelle situation ne met pas fin à ses activités en lien avec le Congo. Peu avant le premier conflit mondial, il entre progressivement dans le milieu des affaires en commençant par la Société commerciale et financière africaine. Ensuite, dans l'entre-deux-guerres, il se retrouve administrateur de sociétés avec lesquelles il était en relation comme secrétaire général, à l'exemple du Chemin de fer du Congo supérieur aux Grands Lacs (CFL), la Compagnie belge maritime du Congo de la Compagnie du Kasai, ou encore de John

---

<sup>1</sup> On peut bien sûr donner au fait que Liebrechts a incontestablement et volontairement « filtré » l'information transmises à Léopold II deux interprétations. De Saegher donne une interprétation où « les frères Liebrechts » seraient liés par une sorte d'*omertà* familiale, ce qui a l'avantage de leur faire « porter le chapeau », dédouanant du coup le Roi qui n'aurait rien su puisqu'on lui « cachait des choses ». Mais il est possible aussi que Léopold II, conscient du caractère potentiellement criminogène de son système économique, ait donné à ses collaborateurs des instructions dans le genre de celles de De Gaulle à Foccart : « *Faites ce qu'il faut, même si c'est sale, mais débrouillez-vous pour que je puisse toujours feindre l'ignorer* ». Il est impossible de prouver par des documents à qui Liebrechts se dévouait : à son frère ou à son Roi.

Cockerill. En outre, il devient délégué du Gouvernement à la Compagnie du Katanga et délégué de la Colonie au Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga (BCK).

À la fondation de l'Institut royal colonial belge en 1928, il devient membre titulaire de la Section des Sciences techniques. Enfin, en 1933, jubilé de son premier départ en Afrique, il est anobli par Albert I<sup>er</sup>. Au-delà des fastes et des honneurs, l'ancien secrétaire général met toute son énergie à défendre l'ÉIC et son souverain. Il est connu pour signer un grand nombre d'articles sous la signature « *Un vieux Congolais* » mais déjà, lors de la période du Congo léopoldien, Liebrechts joue les émissaires du roi auprès d'Alfred Madoux, le directeur de *L'Etoile belge*. De surcroît, en 1904, un officier anglais, Guy Burrows, qui a été au service de l'ÉIC, publie *The Curse of Central Africa*. Ce livre provoque l'irritation du Gouvernement central qui intente un procès. Accompagné de l'avocat du roi Sam Wiener à Londres, Liebrechts participe comme témoin aux débats dont l'issue est favorable à l'ÉIC. Jusqu'au crépuscule de sa vie, l'ancien secrétaire général fera œuvre de propagande, comme en 1932 où il réplique aux propos d'un article paru dans la *Revue* (française) *Politique et Parlementaire*.

Étant le seul haut-fonctionnaire de l'ÉIC à publier ses souvenirs, Liebrechts a façonné pendant longtemps la compréhension que l'on pouvait pu avoir du Gouvernement central et, ce d'autant plus que ses archives ne revêtent que peu d'intérêt. Sans aucun doute, il est l'une des figures les plus typiques de l'administration du Congo léopoldien.

Pierre-Luc Plasman  
Université catholique de Louvain  
ARSOM

## **Bibliographie**

### **Oeuvres**

Liebrechts (Ch.), *Congo : suite à mes souvenirs d'Afrique : vingt années à l'Administration centrale de l'Etat indépendant du Congo (1889-1908)*, Bruxelles, Office de Publicité, 1920.

Liebrechts (Ch.), *Léopold II, fondateur d'empire*, Bruxelles, Office de Publicité, 1932.

Liebrechts (Ch.), *Souvenirs d'Afrique : Congo : Léopoldville, Bolobo, Equateur (1883-1889)*, Bruxelles, Lebègue, 1909.

### **Travaux scientifiques**

d'Agimont (E.), *Charles Liebrechts. Serviteur du Roi-Souverain (1858-1938)*, Bruxelles, Goemaere, 1962.

Moelaert (G.), Charles Liebrechts, in *bcb*, t. III, 1952, col. 556-560.

DT  
646  
L717  
1909  
AFA

# SOUVENIRS D'AFRIQUE

# CONGO

Léopoldville, Bolobo, Équateur

(1883-1889)

PAR

LE MAJOR CH. LIEBRECHTS  
*Conseiller d'État honoraire*

SMITHSONIAN

NOV 19 1943

LIBRARIES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS  
46, RUE DE LA MADELEINE, 46

De Ryckhouwer  
Abt 1995.

542

SOUVENIRS D'AFRIQUE

---

# CONGO

Léopoldville, Bolobo, Équateur

(1883-1889)

Ces notes nous reportent aux premières années de l'œuvre congolaise. En les livrant à la publicité j'obéis à un double sentiment :

Au moment où la Belgique entre à son tour dans la voie de la colonisation qui a tenté l'énergie de tous les peuples virils aux belles années de leur histoire, il semble que le devoir s'impose particulièrement à ceux qui furent témoins des débuts de nos entreprises coloniales, de contribuer par l'apport de leurs souvenirs personnels à la formation des éléments dont il appartiendra à l'historien de l'avenir de dégager les tendances et les lignes générales de la colonisation belge en Afrique.

Il est au pouvoir de la Belgique que son expansion coloniale se résolve en un accroissement de son patrimoine moral et de sa prospérité matérielle, mais il importe qu'elle sache que le succès dépendra de la ténacité qu'elle mettra à le poursuivre. Il faut que la colonisation soit l'œuvre de la Nation, car toute l'activité, tout le dévouement d'une minorité ne suffiraient plus désormais à en supporter le poids.

Nous venons d'entrer en jouissance d'un bien précieux qui déjà éveille des convoitises. Nous ne serons certains de conserver notre domaine africain que si nous nous y attachons avec la même passion qu'à une parcelle du territoire national.

La nature humaine est ainsi faite que la valeur des



choses se mesure à l'effort qu'elles ont coûté. Il n'est donc pas de moyen plus sûr pour arriver à tresser solidement le lien moral qui doit nous unir à notre colonie que de rappeler sans cesse à la Belgique quelle somme d'intelligence, d'audace, d'esprit de sacrifice, une poignée de ses enfants a dû prodiguer pour lui conquérir un empire.

Nous avons assumé devant le monde la lourde tâche de guider vers un état social supérieur des millions d'êtres primitifs.

Pour y parvenir, nous n'avons pas le choix entre plusieurs méthodes, car il n'en est qu'une qui nous garantisse le succès. Gardons-nous de céder à la tendance qui consiste à imposer aux noirs de l'Afrique la forme de nos sociétés européennes. Ce serait stériliser à jamais un sol où fermente un levain plein d'espérances. Stimulons au contraire par une intervention intelligente l'évolution naturelle qui semble arrêtée chez ces peuples, consolidons les bases sur lesquelles repose la vie sociale indigène, en lui imprimant seulement la direction générale qui dans le cours des temps la rapprochera lentement de notre propre idéal tout en lui laissant son activité et son originalité.

Ceci exige la connaissance préalable et approfondie de l'organisation familiale, des coutumes et des institutions indigènes.

Il m'a paru qu'il appartenait à ceux d'entre nous qui ont pénétré les premiers dans l'intérieur du Congo et y ont vécu en contact étroit et prolongé avec les noirs, de noter les traits de la vie indigène telle qu'elle se déroulait à l'époque où elle n'avait encore subi à aucun degré les influences étrangères qui tendent à la déformer.

Tel est l'objet que j'ai eu en vue en publiant ces souvenirs qui n'ont d'autre prétention que d'apporter une contribution modeste à notre œuvre nationale.

\* \* \*

L'on sera peut-être frappé au récit de certains événements se rattachant aux débuts de notre occupation du Congo, du lien étroit qui existe entre la période antérieure à 1890 et les événements mieux connus qui se déroulèrent ensuite avec une déconcertante rapidité. Les deux périodes sont étroitement unies, la seconde ne peut se comprendre qu'à la lumière des circonstances qui la précèdent.

La conquête pacifique du Congo fut conduite par Sa Majesté Léopold II avec une remarquable continuité et une ténacité rare, suivant un programme général systématiquement conçu, ne laissant nulle place au hasard. Ce récit contribuera peut-être à mettre en évidence les lignes caractéristiques de ce plan grandiose qui devait logiquement et nécessairement amener les résultats aujourd'hui acquis.

L'histoire portera un jugement définitif sur l'œuvre accomplie par nos compatriotes en Afrique et le temps consacrera son succès. Ceux qui l'ont vécue n'en veulent plus douter, car au début de chacune de ses étapes, ils ont vu dresser par la nature hostile ou la malignité des hommes des obstacles en apparence insurmontables qui finalement ont toujours été brisés.

LIEBRECHTS.

Juin 1909.



## CHAPITRE PREMIER

# UN « DÉPART » AUTREFOIS

---

Il y a vingt-cinq ans, le port d'Anvers ne connaissait pas les départs périodiques pour le Congo. Les voyageurs à destination du Congo — on les appelait, en ce temps, invariablement les « explorateurs » — s'embarquaient en quelque port étranger, le plus souvent à Liverpool. Ce fut aussi à Liverpool que je m'embarquai à bord du *Biafra*, de la firme Elder-Dempster, le 2 février 1883.

Cette date nous ramène à l'époque de nos premières difficultés avec la France : de Brazza avait devancé Stanley sur le Stanley-Pool et se créait des droits sur les deux rives du vaste lac. Le sergent Malamine avait été préposé à la garde du drapeau français planté à Kinshasa. L'Association internationale africaine voyait ainsi ses projets menacés ; il fallait donc prévoir des compétitions ardentes et résister aux empiétements des entreprises rivales par une forte organisation. Ce fut le point de départ de ma carrière africaine.

*Mission secrète.* — Il avait été décidé que deux batteries complètes de canons rayés de montagne de 7<sup>c</sup>,5 seraient envoyées au Congo. J'allai au polygone de Meppen, en compagnie du lieutenant adjoint d'état-major Van Kerckhoven et d'un maréchal des logis chef d'artillerie, procéder aux tirs d'essais et à la réception de ce matériel, fourni par les usines Krupp. Notre réception chez Krupp fut enthousiaste.

siaste et aucune attention ne nous fut ménagée. Nous représentions, aux yeux des ingénieurs de Krupp, une jeunesse hardie, prête à courir les plus périlleuses aventures pour servir son pays. L'Allemagne qui, depuis, s'illustra en terre africaine par les exploits de plusieurs de ses enfants, ne s'était guère préoccupée jusqu'alors des entreprises lointaines. Le prince de Bismarck avait de la colonisation une conception à laquelle l'Allemagne ne resta pas longtemps fidèle et qui ne comportait pas l'occupation directe par l'empire des territoires demeurés sans maître en Afrique.

Cette circonstance faisait qu'en ce pays, comme en Belgique, l'explorateur africain apparaissait comme un être d'exception, une façon de héros.

Ce voyage en Allemagne, précédant de peu un départ précipité, ne me permit guère de présider aux préparatifs de mon voyage. A raison du caractère de ma mission, le but de mon départ devait rester secret et il m'était interdit de faire allusion à ma présence en Allemagne, même, jusqu'à nouvel ordre, de parler du Congo. C'était l'idéal recherché de l'époque : mission secrète et spéciale. Si l'on me questionnait, la consigne était de dire que j'étais attaché à la direction technique de l'artillerie au Ministère de la guerre. Je n'y manquai pas, et le soir de mon entrevue avec le chef de l'artillerie belge de l'époque, qui avait été chargé de m'offrir une mission au Congo, je m'en fus en Allemagne par le train de minuit, clandestinement, comme si j'accomplissais une fuite. Le matin même, j'avais pris des arrangements à l'administration congolaise, où les fournisseurs avaient été convoqués pour recevoir les ordres relatifs à mon équipement. Je devais retrouver les pièces de cet équipement, sans les avoir ni vues ni essayées, à mon retour d'Allemagne qui ne précéda que de quarante-huit heures mon départ d'Ostende. Ces quarante-huit heures furent consacrées aux adieux. Le Roi nous reçut à Laeken

pour nous tracer ses instructions et nous confier ses ordres destinés aux officiers qui nous avaient précédés en Afrique. Sa Majesté, en se séparant de nous, étendit les bras sur nos têtes, appelant sur nous la bénédiction divine : « Que Dieu vous protège ! »

Mes camarades de régiment, avec lesquels j'allai passer une dernière soirée, me reprochèrent de leur avoir caché mes projets, m'excusant d'ailleurs généreusement et fort amicalement d'avoir été si discret, au lieu de leur avoir crié les sentiments dont mon cœur débordait. Les regrets de les quitter n'en furent que plus vifs. A Ostende, au départ de la malle, les officiers du 3<sup>e</sup> régiment de ligne tinrent à dire adieu à leur camarade de régiment Van Kerckhoven ; je comptais parmi eux quelques amis de l'Ecole militaire : ils ne crurent à mon départ qu'après m'avoir vu franchir la passerelle reliant le quai au vapeur qui allait nous séparer pour longtemps. L'un d'eux même voulut me retenir, me reprochant de me livrer à un simulacre d'embarquement qu'il considérait comme une grave imprudence.

Ces départs étaient des cérémonies tristes qu'aucune solennité n'embellissait. Les partants étaient peu nombreux, et ceux qu'ils laissaient au pays montraient trop clairement leur crainte de ne les revoir jamais. C'était de part et d'autre des sentiments angoissants dont on cherchait à écourter autant que possible la manifestation.

Aussi, quel soulagement de sentir le souffle du vent au large ! Dès ce moment, notre mission était commencée et ce sentiment ne laissait plus en nous de place ni au chagrin ni aux regrets. Aller de l'avant jusqu'au bout, ne s'accorder de trêve qu'après avoir surmonté les obstacles accumulés sur la route, telle devenait désormais notre devise.

Le séjour à Liverpool fut dépourvu d'agrément. Nous n'y passâmes du reste que quelques heures. Mais déjà des incidents se produisaient.

*Embarquement de l'artillerie à Liverpool.* — L'artillerie avait été chargée sous la dénomination de pièces mécaniques; le malheur voulut qu'à l'embarquement, une caisse à munitions vint à tomber sur le pont et de ses parois rompues les obus se répandirent pêle-mêle aux pieds des officiers du bord stupéfaits. Il ne fallut pas moins que des communications télégraphiques échangées entre Londres et Bruxelles, pour obtenir le permis d'embarquement. Fort heureusement, en prévision de toute éventualité, le sympathique M. Verbrugge, directeur à l'administration de la marine belge, à Bruxelles, avait été délégué à Liverpool. Il eut vite fait de prendre toutes les dispositions qu'exigeait la situation, mais son émoi fut cependant un instant assez vif.

C'est au cours d'un entretien avec lui que Van Kerckhoven et moi fûmes dévisagés par des Anglais, vieux côtiers de Lagos au visage ravagé de paludisme, qui échangèrent avec M. Verbrugge leurs impressions à notre sujet. M. Verbrugge, nous croyant l'âme suffisamment trempée, nous offrit de nous communiquer ces impressions et nous apprîmes ainsi que j'étais voué à une mort certaine en Afrique à cause de ma corpulence, — je l'avais ignorée moi-même jusque-là — tandis que mon collègue, sec et nerveux, avait toutes les chances d'échapper au minotaure africain.

Le 2 février, à 2 heures de l'après-midi, le *Biafra* leva l'ancre par un temps maussade et un vent plus que frais. Nous n'étions évidemment pas à bord d'un vapeur d'une ligne de paquebots rapides, mais d'un caboteur qui touchait à l'embouchure du Congo accidentellement, lorsque le frêt en valait la peine. Semblable voyage, d'une durée de cinquante-cinq jours, constituait pour le voyageur novice une véritable étude, tout un apprentissage qu'il pouvait mettre à profit tout en se distrayant. Nous visitâmes successive-

ment Madère, Las Palmas, Sierra-Leone, Monrovia, Accra, Lagos, Old Calabar, Bonny, l'île de Fernando Pô, le Gabon, Landana et enfin Banana, sans compter quelques points intermédiaires. Nous profitons de toutes ces escales pour prendre contact avec la terre d'Afrique.

En certains endroits, à Bonny notamment, nous passâmes plusieurs jours. C'était l'escale habituelle. Aussi, tout y était organisé pour distraire les passagers et les engager à se délester de quelques livres sterling.

*Une visite au palais du roi de Bonny.* — L'ancre était à peine jetée, qu'on annonça l'arrivée à bord du chef de l'endroit, baptisé pour la circonstance du titre pompeux de « roi de Bonny ». A vrai dire, sa visite à bord ne se fit pas sans un certain appareil. La grande pirogue qu'il montait portait au centre un dais couvert, en guise de trône et l'embarcation était menée par une cinquantaine de noirs en costume de cérémonie, pagayant au rythme d'une mélodie d'un charme langoureux. C'était assez impressionnant pour des Africains en herbe et cette mise en scène n'avait d'ailleurs d'autre but que de frapper l'imagination des novices. Le chef monta à bord, accompagné de deux « ministres ». Les présentations furent bientôt faites et le roi voulut bien nous inviter à déjeuner le lendemain en son palais.

A l'heure dite, nous fûmes rendus en cette royale demeure, dont notre auguste amphitryon en personne nous fit les honneurs. Il était visiblement heureux de nous montrer ce que nous appellerons la salle du trône : c'était une vaste chambre, copieusement ornementée, d'un style grossier et lourd, où l'or avait été prodigué. Au centre d'une des parois s'élevait un trône flanqué de deux lions. Le roi nous expliqua qu'il devait toutes ces splendeurs, contre écus sonnants, à la magnanime intervention

d'un négociant anglais de la place. Ce palais était légendaire à Bonny, car nous en entendîmes parler à diverses reprises et nous apprîmes qu'il avait coûté des sommes fabuleuses. Mais le roi en était content, et c'était l'essentiel. Il me souvient encore d'avoir aperçu, au cours de cette visite dans la salle du trône, accoudée près d'un des lions, une plantureuse négresse au regard fuyant : c'était la reine que son époux nous présenta, non sans une certaine fierté, tandis que, indifférente, elle ne semblait nous voir ni nous entendre.

Le dîner fut bientôt servi, et, ma foi, nous dûmes reconnaître que les plats étaient bien préparés et savamment dressés.

A notre grand étonnement, vers le dessert, on fit sauter le champagne et pour nous rassurer sur sa qualité, le maître de céans fit passer le bouchon qui portait la marque d'authenticité « G.-H. Mumm ». Nous étions ravis. Jusquelà, tout allait bien, la conversation était enjouée et nous échangeâmes maints propos sur l'agréable et réelle surprise que nous causait cette réception tout à fait inattendue. Il est bien certain que si un ancien Africain nous avait fait entrevoir pareille réception en pleine barbarie, nous ne l'eussions point cru et nous eussions crié à la mystification. Mais nous étions en pleine réalité, acteurs nous-mêmes d'une scène réellement enchanteresse.

Nous eussions quitté ces lieux sous cette heureuse impression, si l'entrée subite d'un groupe de « princesses », fort avenantes du reste, mais singulièrement entreprenantes, ne nous eût ramenés à la réalité des choses. La fête eût été complète sans cet épilogue, qui nous enleva les illusions que nous nous forgions déjà sur la majesté et la parfaite dignité de cette auguste maison. Notre déception fut profonde, et je crains que l'on dut nous considérer comme des rustres, dédaigneux du beau sexe.



Quelques instants après, nous nous retrouvions dans les rues de Bonny. Bien que l'occupation anglaise remontât à près d'un siècle, les apparences ne révélaient dans cette colonie aucun souci du bien-être matériel et du progrès moral des indigènes. Beaucoup étaient à peine vêtus, les enfants et même les adolescents des deux sexes couraient parmi la ville complètement nus. A part la maison de notre hôte de tantôt, les factoreries et leurs annexes, les habitations n'étaient que des taudis construits de paille et de bambous. Nous attendions autre chose du génie colonisateur de la race anglo-saxonne. Les escales suivantes nous permirent de constater que l'état misérable de Bonny ne constituait pas une exception parmi les établissements anglais de la côte occidentale d'Afrique. Tous présentaient à cette époque le même aspect d'abandon et la seule activité qui s'y révélât se rapportait à l'affreux commerce d'alcool de traite.

A notre retour à bord du *Biafra*, nous fûmes l'objet de la curiosité générale des officiers de l'équipage et des vieux côtiers passagers, qui étaient évidemment au courant des mœurs du palais du monarque africain. Nous ne laissâmes cependant rien percer de notre déception et nous nous renfermâmes dans une réserve toute diplomatique, comme si les secrets de la cour ne devaient pas en franchir les murailles. Cette attitude laissa nos compagnons de voyage fort intrigués.

Cet incident ramène mon souvenir vers le groupe de nos compagnons de voyage. Groupe hétéroclite où toutes les professions et quatre ou cinq nationalités différentes étaient représentées, ce qui n'en excluait ni la gaieté ni la cordialité. Un capitaine de l'armée suédoise s'était constitué notre mentor et quatorze ans de séjour au Damaraland lui donnaient à ce titre des droits que nul d'entre nous n'eût songé à contester. D'une bonne humeur inaltérable, il

était le boute-en-train de la compagnie, mais pour des novices, quel détestable initiateur à la vie des tropiques ! Pendant nos courses à terre, il n'était pas une imprudence à laquelle il ne se livrât : en plein soleil, il mettait un point d'honneur à ne pas s'abriter la tête sous le casque ; il se plaisait à se tremper plus qu'il n'était nécessaire au passage des lagunes. Quand, timidement, nous lui en faisons la remarque, le vieil Africain répondait invariablement d'un ton péremptoire : « Quand vous aurez, comme moi, quatorze ans de séjour sous les tropiques, vous pourrez en parler. »

L'excellent homme ne devait pas tarder à payer bien cher son mépris ostentatoire des règles élémentaires de prudence auxquelles nul ne peut déroger impunément en Afrique.

*Communications du large avec la côte africaine.* — La quiétude de la vie du bord était parfois brusquement troublée par un coup de canon. Le premier tressautement passé, le sens pacifique de cette bruyante manifestation apparaissait : elle signalait que le navire allait s'arrêter et qu'il était désireux d'entrer en rapport avec les indigènes ou quelque factorien perdu sur cette côte africaine dont la ligne désolée se dessinait vaguement au loin dans le miroitement d'un soleil impitoyable.

A la côte de Kroo, nous avons à embarquer cinquante hommes, appelés à transporter les lourds colis d'artillerie de la rive du Congo au plateau de Vivi. A peine le signal eut-il retenti que nous vîmes apparaître, sortant de toutes les criques, une multitude de frères embarcations pouvant contenir deux ou trois personnes à condition que celles-ci fussent rompues aux difficultés de cette navigation périlleuse. Il est à peine concevable que ces embarcations puissent passer la terrible barre côtière. Elles n'y réussis-

sent d'ailleurs pas toujours au premier bond. Prompts comme l'éclair, les hardis marins qui la montent, remettent alors d'aplomb la pirogue chavirée et en expulsent l'eau en lui imprimant un balancement longitudinal. Et leur hâte et leur agilité sont singulièrement stimulées par la crainte des requins, qui, nombreux en ces parages, guettent les proies que leur livre la barre côtière africaine. A voir la gaieté de toutes ces frimousses noires approchant le vapeur, on ne dirait pas que ces gens ont affronté un danger qui ferait frémir les plus vaillants.

L'échelle de corde jetée du navire fut bientôt saisie par une vraie grappe humaine, un fourmillement d'individus qui, s'accrochant les uns aux autres autant qu'à l'échelle, cherchaient à se devancer pour atteindre plus rapidement le pont. C'est un spectacle inoubliable que cette escalade, en quelque sorte infernale.

Tout ce monde offrait ses services, les uns apportant des victuailles, les autres cherchant à s'engager comme travailleurs à destination des différents ports de la côte : un vrai marché et à la fois une « Bourse du travail ».

Les engagés furent aussitôt mis à fond de cale car, lorsque le navire s'ébranle pour reprendre le large, quelques-uns regrettant leurs foyers, ne manquent jamais de se jeter par-dessus bord malgré la crainte des requins. Et cette fois encore, bien que nous fûmes déjà franchement au large quand les kroomen reparurent sur le pont, l'on ne put retenir un de ces pauvres hères qui, prompt comme l'éclair, se précipita par-dessus bord aussitôt qu'il revit la lumière du soleil. Pendant longtemps, nous le vîmes s'éloigner, puis il nous sembla qu'il disparut brusquement ! Un miracle seul pouvait lui permettre de regagner la côte sain et sauf.

La vie de bord se prolongea ainsi pendant de longs jours et nous atteignîmes enfin Landana, proche du but de notre

voyage. Landana intéressait, à cette époque, l'Association internationale africaine. Nous verrons pourquoi par la suite.

En rade, nous reçûmes la visite du lieutenant Harou, de l'armée belge. Nous nous empressâmes de nous présenter au premier camarade qui fût à même de nous donner des nouvelles de notre grande entreprise, mais il ne se montra pas expansif et lorsque, au bout de peu d'instant, il quitta le bord, il nous laissait perplexe sur les causes d'une réserve qui nous parut un peu excessive.



## CHAPITRE II

# ARRIVÉE AU CONGO

---

PREMIÈRES IMPRESSIONS D'AFRIQUE.

SITUATION INTERNATIONALE. — SITUATION INTÉRIEURE.

*L'arrivée au Congo.* — Enfin nous atteignîmes le Congo. Un vapeur de l'Association internationale africaine, le *Héron*, vint bientôt se ranger le long du bord, et nous reçûmes avec joie les premières nouvelles de la bouche du lieutenant Liévin Van de Velde, chef de Vivi, en réalité chef aussi de toutes les entreprises d'aval. Il ne se lassait pas de nous renseigner et nos innombrables questions, qui par certains côtés devaient lui paraître bien naïves, ne purent mettre en défaut l'inaltérable obligeance de cet excellent camarade. Vers 10 heures du matin, nous devions abandonner notre navire, car nous venions d'être informés que le *Héron* nous prendrait le soir même à son bord, pour aller jeter l'ancre le plus loin possible en amont et passer la nuit en rivière. Déjà nos lettres avaient été expédiées. Nous annoncions à l'administration centrale à Bruxelles que tout allait bien et que nous étions tous en excellente santé.

Hélas, il fallut bientôt déchanter !

*Décès d'un de nos compagnons de voyage.* — Depuis la veille, notre compagnon suédois était souffrant. Son état, jugé d'abord peu grave, — nous ne pouvions supposer que cette espèce d'ancêtre africain aurait pu être affecté par le

climat des tropiques, — empira rapidement et le docteur du bord diagnostiqua un coup de soleil. Il était en danger de mort et cette nouvelle nous glaça, car notre nouvel ami, bien qu'un peu fruste, avait gagné tous les cœurs.

Il fut décidé que j'accompagnerais à terre notre pauvre compagnon. Je descendis l'échelle et m'installai à l'arrière du canot qui devait nous conduire à terre, prêt à recevoir sur mes genoux la tête du malade. A peine y fut-elle posée, que je remarquai avec effroi que le regard était fixe et vitreux. Je levai les yeux, et criai à Van de Velde : « Faites descendre le médecin, notre compagnon est mort ! » On me répondit du navire par des plaisanteries : « C'était la fièvre d'Afrique qui donnait cet aspect au malade, » et on me conseilla de ne pas m'épouvanter pour si peu de chose. Au milieu des éclats de rire des anciens, je renouvelai mon invitation au docteur du bord. Celui-ci, consentant enfin à venir à mon appel, n'eut qu'un mot pour résumer la situation : « *Finished* » Et il remonta aussitôt à bord, considérant apparemment qu'il en avait fait assez. Il fut convenu que je transporterai quand même le corps à terre. Là m'attendaient d'autres épreuves morales.

Au début des entreprises de l'Association internationale africaine, c'était la maison Daumas-Béraud, à Banana, qui hébergeait les agents venant d'Europe et y retournant. Elle recevait les marchandises destinées à l'amont, faisait en quelque sorte office de mandataire de l'Association internationale à Banana. Chacun de nous était muni d'une lettre d'introduction auprès du chef de la firme française à Banana. Nous avions de son importance la plus haute opinion. Mais il ne fallait pas de longs rapports avec lui pour deviner la réalité : c'était un vieux côtier, glorieux de ses vingt-cinq années d'Afrique, au langage dur, aimant à impressionner les nouveaux venus par des contes barbares, dont parfois il n'hésitait pas à se charger la conscience. Particu-

larité : il avait été transporté à l'embouchure du Congo à bord d'un voilier, à l'époque où les vapeurs ne fréquentaient pas ces parages lointains et si mal réputés. Au fond cependant, je ne crois pas que son âme fût si noire qu'il se plaisait à la représenter, car j'ai senti, à bien des nuances, qu'il était capable de mouvements spontanés et généreux.

Dès qu'il m'aperçut et put contater la triste mission qui me menait vers lui, il feignit la colère et s'exprima en termes que le respect humain m'interdit de répéter. Il se résuma en ces termes, réellement anodins pour lui : « Qu'on le f... là-bas, entre quatre planches ! » J'essayai de lui faire comprendre le respect dû aux morts. Encore ici, je n'étais qu'un novice et ne comprenais rien à ces sortes de choses. Je me tus, réprimant mon indignation, car je comprenais que, devant cette puissance, il valait mieux ne pas insister davantage.

A table, la conversation manqua naturellement d'animation. Mais notre hôte eut vite fait d'y remédier. Il parla des affaires de l'Association africaine et, en matière de péroraison, finit par déclarer que tous les gens de l'Association étaient des voleurs. Je me récriai énergiquement, mais encore une fois, je compris qu'il valait mieux laisser parler cet incorrigible bavard. Il expliqua son interprétation par une série de considérations à propos de fusils à silex qui n'auraient pas reçu leur destination. Il citait un nom pour justifier ses dires et nous permit de répéter ses propos à loisir. Nul de nous ne s'y aventura.

Enfin l'heure de l'enterrement de notre compagnon était arrivée. Notre hôte avait fait creuser une tombe, à l'extrême pointe de Banana. Mais il refusa de nous donner des hommes pour nous aider à procéder à l'inhumation de notre pauvre ami et nous dûmes nous en charger nous-mêmes en portant le corps à tour de rôle. Ce fut un cortège impressionnant dans sa simplicité. Nous étions en proie à une profonde

émotion, et aucun de nous n'eut la force de prononcer une parole. L'impression fut plus pénible encore, quand nous dûmes descendre le cercueil dans la fosse, contenant au moins trois pieds d'eau...

Au retour de notre triste pèlerinage, nous nous embarquâmes à bord du *Héron*, heureux de quitter la pointe de Banana où, pour notre arrivée au Congo, nos sentiments avaient été si durement heurtés. Il était tard, le jour commençait à tomber et chacun s'occupait de s'installer au mieux pour la nuit, car Van de Velde nous annonçait que nous allions faire notre première rencontre avec les moustiques. Nous eûmes vite fait d'installer notre campement sur le pont du *Héron*, un ancien remorqueur de la mer du Nord acquis par M. Verbrugghe pour le compte de l'Association internationale africaine.

Ce bon vieux *Héron*, devenu le patriarche de notre flottille fluviale, fait encore allègrement son service aujourd'hui dans le bas Congo!

Je me souviens, à ce propos, que ce fut sur un bâtiment de l'espèce que Stanley regagna l'Afrique en 1882, au plus fort des compétitions qui s'agitaient alors autour du Congo.

Cette traversée entreprise sur un navire aussi peu approprié aux nécessités d'une pareille traversée, fit sensation. Elle s'entoura de circonstances vraiment romanesques :

Stanley s'était embarqué à Cadix ; aussitôt qu'il fut hors de vue de la côte, il fit repeindre et débaptiser son navire. Cette opération s'exécuta en pleine mer et ce ne fut qu'après qu'un maquillage complet eut rendu le bâtiment méconnaissable que Stanley reprit sa course le long de la côte d'Afrique. L'on perdit ainsi sa trace et il arriva inopinément à l'embouchure du Congo. Quelques navires signalèrent à leur arrivée en Europe la rencontre qu'ils avaient faite en mer d'un vapeur inconnu qu'ils n'avaient



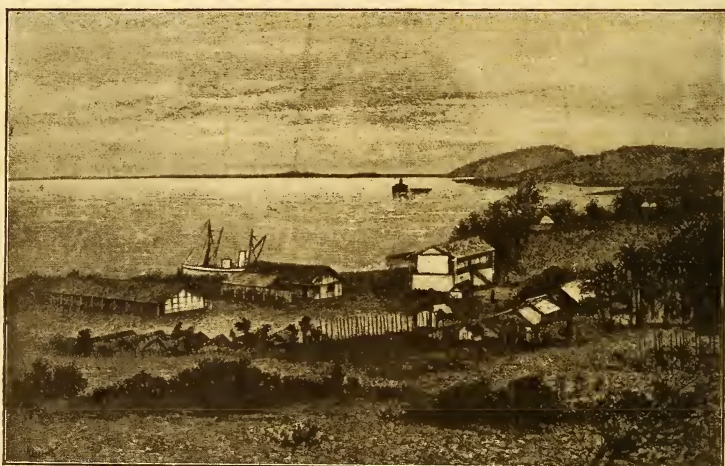
pu identifier ; l'on supposa bien que ce bâtiment mystérieux portait Stanley, mais à ce moment celui-ci, devançant les entreprises rivales, était déjà en marche vers le Stanley-Pool.

La première nuit que nous passâmes sur le Congo, à bord du *Héron*, fut excellente, chacun s'était protégé de son mieux contre les moustiques et y avait assez bien réussi. Cette plaie, que l'on nous avait dépeinte comme intolérable, nous semblait déjà de la légende, mais personnellement je fus détrompé, plus tard, à Lukoléla et à Bolobo, patrie de prédilection de ces aimables insectes.

*La première factorerie belge au Congo.* — De grand matin, le vapeur reprit sa course vers l'amont, et nous arrivâmes bientôt à Boma. Ce n'était pas la cité actuelle, bien qu'il y existât des entreprises commerciales de diverses nations : Portugal, Hollande, France, Angleterre, et même de la Belgique. La factorerie belge avait été fondée et continuait à être dirigée par un Belge, M. Gilis. L'hospitalité y était familiale et on s'y trouvait comme chez soi. Faut-il ajouter que cette entreprise, d'allure commerciale, était destinée à préparer l'action de l'Association internationale dans le bas Congo, soumis tout entier à l'influence directe des commerçants étrangers. Ceux-ci y régnaient en véritables maîtres, tranchaient les différends entre les chefs et toutes les questions politiques, réglaient à leur guise le régime commercial de la région. Les factoriens organisaient à l'occasion de véritables expéditions militaires pour châtier les indigènes quand ceux-ci manquaient à la parole donnée, ou avaient inquiété leurs « linguister » de commerce, ces intermédiaires qu'ils envoyaient au loin nouer en leur nom les relations commerciales. Dans ce milieu, l'Association internationale africaine, dont les droits politiques ne

s'étaient pas encore manifestés en Europe et dont les pouvoirs n'émanaient que d'elle-même et des traités conclus avec un nombre toujours plus grand de chefs indigènes, l'Association, dis-je, était considérée comme usurpant les droits des premiers occupants et exerçant la piraterie. Aucun moyen ne fut négligé pour contrarier l'action des Belges.

La présence de M. Gilis à Boma facilita notre tâche. Il convient aussi de signaler qu'un autre Belge, Alexandre



VUE DU CONGO ET DE LA FACTORERIE DE M. GILIS, A BOMA, EN 1883.

Delcommune, attaché alors à la maison Daumas, n'écoula que son patriotisme et seconda nos projets de tout son pouvoir. Il se montra aussi homme de cœur, et toujours les Belges trouvèrent chez lui l'appui le plus large et l'hospitalité la plus généreuse. Tous les Africains de la première heure lui doivent une dette de reconnaissance et, à cette époque, je n'eus qu'un regret, c'était de n'avoir pu faire la connaissance personnelle de cet excellent compatriote. Tous les intérêts de l'Association

à Boma étaient confiés à Gilis et nul n'était mieux qualifié pour s'acquitter, à la satisfaction de tous, de cette mission à laquelle il apportait un dévouement inlassable et toutes les ressources d'un cœur bien placé.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous fîmes route vers Vivi, avec arrêt à Noki où était établie une maison portugaise. En face, sur l'autre rive, un chemin de montagne conduisait de la rive à la station de Vivi. Nous résistâmes à la tentation d'en faire sans retard l'escalade, car la journée était assez avancée et il fallait plusieurs heures d'une marche fatigante pour atteindre Vivi.

Pour en faciliter la défense, Stanley avait placé Vivi sur un haut plateau dont les versants abrupts étaient coupés par une rampe créée par le grand explorateur. Les habitations n'étaient visibles qu'à distance et pour un œil exercé. Nous entreprîmes l'escalade de la rampe, ce que nous fîmes lentement, car elle était très raide, et notre longue traversée nous avait déshabitués de la marche. Sur le plateau nous attendaient le docteur Allard, le baron von Dackelman et l'explorateur polaire Palmarts, revenu récemment des régions glaciales. Nous fûmes bientôt installés dans nos chambres respectives qui, bien que primitives, abritaient très bien le voyageur. Leur simplicité s'accommoda parfaitement de notre matériel de campement, qui allait en constituer le seul ameublement.

La station se composait de deux rangées d'habitations, entre lesquelles il fallait passer pour atteindre le pavillon à étage, assez coquet, qui constituait l'habitation du chef de station. Pour le surplus, le plateau était aride et aucune végétation n'y reposait la vue. Le soleil dardait partout ses rayons brûlants, sans qu'il fût possible d'y échapper autrement que par la fuite sous les vérandas. Aussi régnait-il à Vivi une température de fournaise, bien que le plateau fût balayé constamment par une forte brise, qui, plus d'une

fois, provoqua des fièvres pernicieuses. Les tornades y faisaient rage et la pluie aussi. Pendant les orages, les coups de tonnerre se répercutant sur les collines des deux rives du fleuve, se prolongeaient en un roulement continu d'un effet réellement terrifiant.

*Résidence du roi Masala.* — Dans les environs immédiats, peu ou point de villages. Le plus rapproché était celui de Masala. Le « roi » Masala, si fêté naguère à Anvers, était en réalité le chef besogneux d'une bourgade misérable comptant quelques pauvres huttes. Mais il avait compris tout de suite le prix de l'amitié du blanc et l'Histoire impartiale lui rendra cette justice qu'en nous fournissant de temps à autre quelques poules et une douzaine d'œufs, le grand Masala fit tout ce qu'il était en son pouvoir pour assurer le succès de nos premières entreprises au Congo.

Arrêtons-nous un instant pour préciser quelle était au moment de notre arrivée à Vivi, en mars 1883, la situation exacte de l'Association internationale africaine.

*La situation de l'Association internationale africaine en 1883.* — A son arrivée au Congo, en 1879, Stanley avait cherché à gagner en grande hâte le Stanley-Pool. Il disposait d'un faible personnel blanc et de cent cinquante noirs engagés à Zanzibar. Ceux-ci durent supporter, avec le renfort incertain d'hommes venant de Cabinda, tout le fardeau de la première occupation. Le départ s'effectua de Vivi par la rive droite du fleuve pour atteindre Issanghila d'abord, puis Manyanga; le trajet fut continué par la rive gauche où fut fondé Lutete. De là Stanley poussant directement jusqu'au Stanley-Pool, fonda Léopoldville sur ses rives, puis revint en Europe, en 1881. Trois steamers avaient été transportés à bras d'hommes le long de ce chemin épouvantable, où les montagnes suc-

cédaient aux montagnes. Au prix d'efforts réellement sur-humains on fit flotter, en amont d'Issanghila, l'*En Avant*, l'*A. I. A.* et le *Royal*, trois petits vapeurs dont les noms allaient remplir l'histoire de l'exploration du bassin du Congo. Cette dernière embarcation continua un certain temps à assurer le service sur le bief Issanghila-Manyanga, mais l'*En Avant* et l'*A. I. A.* furent bientôt démontés et dirigés sur Léopoldville.

Stanley a dit lui-même ce qu'il en coûta de peine à surmonter toutes ces difficultés, mais j'ai tenu à résumer le premier effort, celui qui porta le drapeau étoilé d'or du bas Congo au Stanley-Pool.

1883 constitue une grande date dans l'œuvre congolaise, elle marque un succès dont les conséquences furent considérables.

Nous l'avons dit déjà, l'Association était menacée sur la rive gauche du Stanley-Pool. Il fallait, pour n'être pas coupé également du Stanley-Pool en aval, opérer au nord du fleuve et y acquérir des droits souverains. Cette impérieuse nécessité fut reconnue par le Roi qui en conféra avec Stanley. Il fut décidé qu'une série d'expéditions seraient organisées pour occuper la vallée du Niadi-Kwilu, en même temps qu'une action parallèle serait menée par Stanley en personne pour occuper rapidement le haut Congo sur ses deux rives.

*L'occupation de Niadi-Kwilu.* — Dès son retour au Congo, Stanley chargea le capitaine Hanssens de diriger les explorations vers le Niadi-Kwilu, tandis que de Bruxelles on envoyait des émissaires qui devaient pénétrer dans la région en partant de la côte. Cette action, vigoureusement menée, s'étendit aux années 1882 à 1884. Elle aboutit à la fondation de toute une chaîne de stations : Strauchville, Grantville, Stéphanieville, Kitabi, Baudouinville, Franck-

town, Alexandreville, Sengi, Philippeville, Stanley-Niadi, Mukumbi, M'Boko, Sete-Kama, Mayumba, Rudolfstadt dont les noms ne sont, plus, hélas, qu'un souvenir. Ce fut un titre de gloire pour le capitaine Hanssens d'avoir mené rapidement à bien cette vaste entreprise. Le capitaine Hanssens était d'ailleurs un officier d'élite, une des plus nobles figures de l'armée belge. Il tint dans la conquête du Congo un rôle considérable, hors de pair, et pourtant le nom de cet homme qui rendit aux débuts de notre œuvre coloniale des services si éminents est si peu connu en Belgique qu'il menace de s'ensevelir dans l'oubli.

Il n'est pas douteux que Stanley, dans son histoire de la fondation de l'Etat, ne lui a pas rendu tout l'hommage qu'il méritait. Ce fut cependant le capitaine Hanssens qui, en 1882, pendant l'absence de Stanley, exerça le commandement suprême du haut Congo. Bien qu'il n'eût que peu de moyens à sa disposition, il remonta le fleuve en baleinière, et c'est lui qui fonda la station de Bolobo.

L'opinion courante au Congo était que tout fut mis en œuvre pour entraver sa liberté d'action. Il est un fait certain, c'est que la veille du jour où Stanley quitta le Stanley-Pool pour rentrer en Europe, une pièce essentielle de l'*En Avant* disparut, mettant le vapeur irrémédiablement hors d'usage jusqu'à l'arrivée d'Europe d'une pièce identique; or les communications étaient fort lentes. Le chef de l'expédition reparut à Léopoldville, retour d'Europe, que le rechange n'était pas encore arrivé à destination. Mais Stanley ayant fait opérer des sondages au port de Léopoldville par son fidèle Duala, celui-ci, après quelques instants de recherches, comme par miracle, retira du fond de l'eau la pièce perdue! C'était la navigation à vapeur de nouveau ouverte vers le haut Congo.

Comme nous le verrons par la suite, Hanssens ne devait

pas borner son action dans le haut Congo aux faits qui précèdent.

Disons en passant que ce n'était pas Hanssens qui était destiné à remplacer Stanley pendant l'absence de ce dernier en 1882, mais un étranger, savant botaniste, qui arriva au Congo en même temps que le capitaine belge. Heureusement que cet homme, sur le compte duquel on s'était gravement trompé, ne dépassa pas Issanghila et rentra prématurément en Europe. Ses mérites apparents ne trompèrent pas un instant Hanssens dont l'humour s'épanchait à ses dépens en bonnes plaisanteries dans le goût du terroir. Un jour que, sur la route des caravanes, notre botaniste cherchait une fois de plus à éblouir ses compagnons par l'étalage de sa science et décrivait une plante qu'il venait de cueillir, Hanssens lui dit : « Pardon, docteur, ce n'est pas la plante que vous pensez, mais bien le *Spekschietrium vulgaris*. » Et les Belges de rire, tandis que l'homme de science, convaincu, se ralliait à l'opinion de son éminent interlocuteur !

Hanssens possédait au plus haut degré les qualités qui font les conducteurs d'hommes. Il avait le don du commandement et savait se faire obéir tout en suscitant les dévouements et en s'attachant les cœurs. Il jouissait d'un parfait équilibre mental et physique qui se reflétait dans son caractère d'une jovialité, d'une bonne humeur constantes. Ce sont des qualités qui résistent rarement aux épreuves de la vie d'Afrique !

Le capitaine Hanssens avait l'aspect imposant. Sa voix sonore, la belle barbe pleine qu'il portait au Congo, contribuaient à lui gagner le respect des indigènes.

A côté de Hanssens au Niadi-Kwilu, il faut citer le nom du major anglais Grant Elliot. Je le vis à Vivi, où il ne fit qu'une apparition d'un jour. C'est à lui que l'on dut la conception de l'organisation d'une force armée spéciale,

appelée corps de gendarmerie, qui fonctionna pendant un temps au Kwilu. Aucun des Européens n'y possédait un grade inférieur à celui de major et jamais entre eux ils ne manquaient de se désigner par leur grade respectif.

Cette conquête rapide et toute pacifique du Niadi-Kwilu fit le plus grand honneur aux Belges qui y participèrent. Elle permit à l'Association internationale africaine de faire renoncer notre puissant voisin à toute prétention sur la rive gauche du Congo en amont du Stanley-Pool, sauf à lui abandonner l'occupation du bassin du Niadi-Kwilu. Ceci fut acquis par la convention franco-congolaise de 1885.

Parmi les plus vaillants explorateurs du Niadi-Kwilu, il convient de citer les lieutenants Liévin Van de Velde et Harou, MM. Destrain, Hodister, Weber, Husson et le sergent Legat.

Avant d'entreprendre le récit du séjour que je fis à Vivi, fixons rapidement l'état de notre occupation sur le haut fleuve.

Issanghila était commandé par le lieutenant Avaert; Manyanga par le lieutenant Haneuse qui détacha à Lutete un officier bavarois; Léopoldville était commandé par le lieutenant Valcke qui venait de succéder au lieutenant Braconnier; M'Suata, par le lieutenant Janssen; Bolobo, le poste extrême vers l'amont, par M. Boulenger, un Français.

Stanley, revenu en Afrique en 1882, ne perdit pas de temps : il fit occuper Kinshasa et Kimpoko, sur le Stanley-Pool, et fonda même sur la rive droite, à N'Gali, un poste qui dut être évacué peu après, tant à cause de l'hostilité des indigènes que par suite de la maladie de l'officier suédois qui y avait été placé.

L'important était de prendre pied rapidement dans le haut Congo. Stanley disposait à cet effet de deux officiers belges d'élite : les lieutenants adjoints d'état-major



Van Gèle et Coquilhat. Leurs noms sont immuablement liés à l'histoire de l'œuvre congolaise, à laquelle ils ont rendu des services éclatants. Leurs travaux sont connus. Stanley tout le premier s'est plu à faire d'eux un éloge mérité et la suite de leur carrière africaine a confirmé la haute opinion que le chef de l'expédition s'était faite, dès le début, des mérites de ses deux jeunes collaborateurs.

L'expédition montée sur l'*En Avant* atteignit l'Equateur le 8 juin 1883; une station y fut fondée et Stanley, qui projetait d'accomplir, avec des moyens plus puissants, un voyage jusqu'aux Stanley-Falls, redescendit au Stanley-Pool. Là venaient d'être transportés les vapeurs *A. I. A.* et *Royal*.

Mais les nouvelles reçues des officiers belges étaient désastreuses. Le sous-lieutenant Van de Velde, frère de Liévin, venait de mourir non loin de Vivi sur la route des caravanes; le sous-lieutenant Parfonry mourait à Manyanga et le sous-lieutenant Grang, épuisé par le dur labeur qu'il avait dû fournir pour effectuer le transport à Léopoldville des deux petits steamers, succombait en arrivant à destination.

Stanley, qui affectionnait Grang, fut fort attristé de cette perte. L'énergie et la ténacité dont cet officier avait donné tant de preuves en Afrique, me remit en souvenir son brillant passage à l'Ecole militaire, où il fut chef de promotion.

*Séjour à Vivi.* — Ayant fixé ainsi la situation exacte de l'occupation belge au moment de mon arrivée à Vivi, je vais m'efforcer de passer rapidement en revue quelques menus incidents qui se produisirent avant le départ définitif de Stanley pour les Stanley-Falls, cette fois avec une flottille de trois vapeurs.

Le matériel d'artillerie était déposé à la rive. Il fut con-

venu que je le classerais dans un magasin mis à ma disposition dans ce but et que le lieutenant Van Kerckhoven, aidé du sous-officier d'artillerie Lommel, se chargerait du transport. Nos cinquante krooboy, cependant puissamment musclés, avaient examiné avec une certaine crainte les gros colis qu'ils auraient à manier. Les plus volumineux n'étaient d'ailleurs pas les plus lourds. Le matériel comprenait deux batteries, de six pièces chacune, de canons rayés Krupp de 7<sup>c</sup>.5 de montagne, avec munitions et accessoires. Et quels accessoires ! L'on avait voulu des batteries modèles et l'on entendait par là que le matériel devait comprendre des bâts, des harnachements complets pour mules. A vrai dire, ce matériel était superbe, mais à part les canons et les munitions, rien de tout cela ne quitta et ne pouvait quitter Vivi, le pays manquant absolument de bêtes de somme.

J'évacuai d'abord le magasin. Tout y était pêle-mêle et sujet à surprise. J'y trouvai un grand baril (contenance : 760 litres) de clous de girofle, un autre de noix muscade et, surprise incroyable, dont ne revinrent pas les habitants de Vivi, six caisses de fine champagne excellente ! Personne ne soupçonnait l'existence de pareil trésor !

Le transport et le classement du matériel se poursuivirent monotones, pendant trois semaines. Certains de mes compagnons de voyage allaient partir pour l'intérieur et j'aspirais au moment de me mettre en route à mon tour, car il était décidé que je partirais aussi vite que possible, avec un canon et les munitions pour une pièce.

La plus parfaite harmonie régnait parmi les Européens de Vivi. Le lieutenant Van de Velde avait dû nous quitter pour régler à la côte certaines affaires du Niadi-Kwilu et avait remis le commandement au baron von Danckelman, un savant aussi érudit qu'aimable. Le médecin de la station, le sympathique D<sup>r</sup> Allard, qui fut par la suite consul géné-

ral de Belgique à la côte occidentale d'Afrique, se multipliait pour donner ses soins aux malades. Il avait cependant la manie de mettre ses patients, en pleine fièvre, sous une douche d'eau froide, dans un local ouvert à tous les vents. Il m'a dit plus tard, faisant allusion à cette circonstance, combien il était dangereux d'envoyer sous les tropiques des médecins non préparés à leur mission. Il ajouta aussi que j'avais une rude constitution pour avoir résisté à ce traitement que j'avais subi à diverses reprises.

A cette époque, le transport était fait presque exclusivement par nos Zanzibarites. De temps à autre, mais bien rarement, des indigènes se présentaient à la station pour offrir leurs services comme porteurs. Je me souviens qu'une femme s'offrit un jour pour transporter une charge.

Stanley, non par dureté de cœur, mais par nécessité, avait prescrit que chaque Européen ne pourrait recevoir qu'une charge trimestriellement pour son usage personnel. Cet ordre donna lieu à un incident fort vif. Un jour que Stanley demanda qu'on lui fit parvenir à Léopoldville vingt-quatre charges arrivées à son adresse, le chef de station de Vivi lui répondit qu'aussi longtemps qu'il exercerait ses fonctions, il lui appliquerait les ordres généraux et qu'en conséquence il ne pouvait lui transmettre qu'une charge. Il aggrava son cas en ajoutant qu'un chef devait, en toutes circonstances, montrer l'exemple! On devine ce que l'énergique Stanley répondit à ce chef de station trop logique!

Les nouvelles parvenaient très rares à Vivi sur les entreprises du haut Congo et du Niadi-Kwilu. Il fallut pour en obtenir de précises attendre le passage du capitaine Bracconnier qui rentrait en Europe son terme de service expiré. Il était des plus intéressant à écouter, car il fut le premier chef de Léopoldville, qu'il atteignit avec Stanley.

Le valeureux sous-lieutenant d'artillerie Orban descendit également à la côte, pour essayer de se remettre de trop grandes fatigues. Hélas, il ne devait plus se rétablir et mourut peu de temps après. Orban était un homme de cœur autant que de devoir, et j'eus avec lui de charmants entretiens. Il ne cessait de me répéter : « Va dans le haut Congo, tu y seras bien, et j'y retournerai dès que je le pourrai. »

Comme j'avais été souffrant, le D<sup>r</sup> Allard m'engagea fort à l'accompagner à Boma, pour changer d'air pendant un jour ou deux. Il était secrètement désireux aussi de me faire apprécier les agréments du plateau de Boma, qu'il destinait à recevoir un sanatorium. Il y aurait conduit tous les passagers car ce projet était la marotte du bon docteur. Le pèlerinage au plateau était devenu classique. Aussitôt qu'on débarquait à Boma, le docteur se répandait en une longue conférence sur l'insalubrité des bords immédiats de la rivière, ainsi que sur la chaleur intolérable qui y régnait. A peine avait-il obtenu le signe d'approbation escompté, qu'il fallait prendre la route du plateau dont on ne descendait plus avant que, de gré ou de force, on eût vanté la fraîcheur de la brise bienfaisante qui y régnait.

Il attachait d'autant plus d'importance à obtenir l'approbation générale, que le bâtiment en bois devant servir de sanatorium était déjà arrivé en Afrique et se trouvait déposé à Vivi. Malheureusement, quand on voulut en reconstituer les parties, on s'aperçut que la moitié des planches avaient servi à alimenter les feux du personnel noir de Vivi. Quelle désolation ce fut pour le D<sup>r</sup> Allard quand il s'aperçut de ce cataclysme ! Il répara, il est vrai, le méfait en achetant, au poids de l'or, les planches nécessaires.

Le séjour à Boma me fit grand bien et nous remontâmes bientôt à Vivi. En rivière, nous rencontrâmes M. N... Il

avait simplement remis son commandement de Manyanga au lieutenant Haneuse et se rendait à la côte pour se distraire ! Aux grands yeux que j'ouvris en écoutant ses récits, il m'engagea vivement à quitter cette terre inhospitalière, où, d'après lui, ne devait pas venir se risquer un jeune officier. Je dois à la vérité de dire que ce discours n'eut absolument pas sur moi l'effet attendu et que je n'en persistai pas moins dans le désir qu'avait définitivement enraciné en moi mon camarade Orban, de pénétrer le plus loin possible dans l'intérieur du Congo.

*De Vivi à Léopoldville.* — Bien que souffrant encore, je quittai Vivi en juin, avec quelques nouveaux voyageurs arrivés d'Europe, notamment le lieutenant Pagels et un autre Suédois, un civil, qui laissa au Congo un mauvais souvenir. Plus tard, pour récompenser les Belges de toutes les attentions qu'ils avaient eues pour lui, cet individu au cerveau mal équilibré, se répandit en calomnies sur leur compte en Europe. Ce peu intéressant personnage avait quitté Vivi la veille, et alors qu'on le croyait définitivement en route à destination d'Issanghila, on le vit vers 3 heures de l'après-midi réapparaître dans un piteux état. Ses vêtements étaient en lambeaux, complètement mouillés comme s'il s'était plongé dans l'eau et son ombrelle rappelait assez bien ces indicibles riflards qui s'étaient par les rues de Bruxelles en temps de carnaval. Son retour fut salué d'un éclat de rire général et c'est avec peine que nous parvinmes à nous ressaisir pour le questionner. Son attitude était d'ailleurs aussi étrange que son costume et le lendemain nous n'avions pas encore pu obtenir de lui un mot d'explication sur ce qui lui était survenu. C'est par un indigène envoyé à la station par Masala que nous connûmes le détail de l'aventure ; le chef craignait probablement de s'y présenter lui-même. Il paraît que notre Suédois

avait fait un détour en apercevant le village de Masala et qu'il avait cru devoir le visiter. Il y exigea à boire et, toujours d'après les indigènes, à un certain moment il gesticula, cria et n'obtenant pas ce qu'il désirait, les indigènes ne comprenant ni son langage ni ses gestes, il les menaça de sa fameuse ombrelle. Aussitôt les habitants du village se précipitèrent sur lui et le mirent dans l'état où il s'était présenté à nous, lui faisant au surplus prendre un bain forcé dans un ruisseau du voisinage. Masala fit ajouter que s'il n'avait pas eu connaissance de ce qui se passait et n'avait pu intervenir à temps, notre bravache aurait passé un plus mauvais quart d'heure encore. Je sais qu'il devint par la suite d'une prudence extrême. Coquilhat, dans son livre, croque de façon originale, mais méritée, ce grotesque personnage.

*En route vers le haut Congo.* — Notre première étape se passa sans incident et se termina au centre même d'un superbe village. Les habitants en étaient très accueillants et nous fournirent tout ce dont nous avons besoin. La nuit fut superbe : c'était la pleine lune et sa clarté était imposante. Le campement était plongé dans le calme le plus absolu, quand tout à coup tout le monde fut éveillé en sursaut. C'était le lieutenant Pagels, un Scandinave au tempérament de méridional, qui, trompé par le clair de lune, s'efforçait de mettre tout le monde sur pied pour lever le camp. Je ressentais une telle lourdeur que je fus plutôt désagréablement surpris, mais, en réalité, cette fatigue apparente résultait de ce que je venais d'être dérangé dans mon premier sommeil. Pagels avait mal regardé l'heure et avait cru s'apercevoir qu'il était 5 1/2 heures du matin, heure que nous avons fixée pour le réveil, alors qu'il n'était que minuit et demi ! Cette constatation fut accueillie avec grande satisfaction. Il faut croire que Pagels ne dormit

guère, car c'est encore lui qui, à l'heure convenue cette fois, fit entendre le chant du réveil. Jamais je n'ai vu un homme plus réjoui à l'idée de pénétrer au centre de l'Afrique, et même en escaladant les côtes les plus abruptes, il faisait résonner les échos d'alentour de chants lui rappelant le pays natal.

La route menant de Vivi à Issanghila est beaucoup moins accidentée que celle partant de Matadi que l'on adopta par la suite. Bien que gravissant quelques pentes longues et difficiles, elle se déroulait sur de longs plateaux où la marche était fort aisée. Seules quelques vallées, notamment celle de la Bundi, où l'on avait de l'eau jusqu'à la ceinture, offraient une traversée pénible. Quatre petites étapes séparaient Vivi d'Issanghila. En cours de route il ne se produisit d'autre incident digne d'être relaté, sinon que, pris de violentes fièvres la veille de l'arrivée à Issanghila, il me fut impossible d'achever l'étape le lendemain et je dus m'arrêter en vue de la station. Le lieutenant Avaert, qui y commandait; me fit prendre en hamac. Ce fut la première fois, et aussi la dernière, que, durant mes six années d'Afrique, j'eus recours à ce mode de transport, cependant bien commode, et que certains ont affectionné au point de ne jamais se déplacer sans y recourir. La plupart des Belges préféraient du reste marcher que de se faire porter en hamac. Ils s'en faisaient un certain point d'honneur, bien ou mal placé, comme on le voudra, mais qui témoignait à coup sûr d'une belle énergie sous ce climat de feu.

J'appris bientôt que mon départ d'Issanghila se ferait dès le surlendemain, car Stanley avait hâte de me voir et de m'entretenir de l'emploi de l'artillerie que j'amenaïs. La réception du lieutenant Avaert fut charmante et son hospitalité des plus généreuse. Il mit tout en œuvre pour me seconder, et s'employa à assurer mon voyage vers Manyanga dans les meilleures conditions.

*Une navigation émouvante.* — Mon départ en baleinière d'Issanghila me charma d'autant plus, que j'aimais la navigation et que ce que j'avais pu apercevoir de la rivière m'avait vite convaincu que le voyage par eau ne manquerait ni d'émotion, ni d'imprévu. C'étaient huit jours de navigation, à passer avec les douze Zanzibarites qui composaient l'équipage. Quand la brise soufflait, l'on mettait à la voile, mais le plus fréquemment il fallait marcher à la nage. Souvent aucun de ces moyens ne pouvait être employé, au milieu des rapides blancs d'écume et des tourbillons qui semblaient devoir englober ceux assez téméraires pour s'y aventurer. C'était à l'aide de cordages accrochés aux roches émergentes qu'on avançait dans ces passages difficiles qui se présentaient fréquemment. Des heures entières étaient parfois employées à accrocher ainsi successivement les rochers. Les Zanzibarites se jetaient à l'eau pour accomplir ce travail et c'était un spectacle admirable que celui des prodiges qu'ils accomplissaient sans aucun souci des dangers continuels auxquels ils étaient exposés. Ils en étaient arrivés à un degré de hardiesse et d'adresse réellement surprenant. Parfois le câble s'accrochait au fond, et ils n'hésitaient pas à plonger pour aller le dégager. Je fus littéralement émerveillé ! Mais j'eusse voulu descendre le courant ; à la descente qui ne durait qu'un jour, l'embarcation prenait le milieu du fleuve et avançait à une vitesse souvent vertigineuse. Parfois aussi elle était prise par un tourbillon, qui la faisait tourner plusieurs fois sur elle-même. Ce qui me surprenait le plus, c'est que le *Royal* avait pu opérer cette navigation pendant plusieurs mois, sans avoir jamais été brisé comme un fétu de paille : mais aussi, à la montée comme à la descente, le vapeur prenait le large et n'était guère exposé à heurter des roches insuffisamment immergées.



Au cours de ce voyage, je fis quelques expériences nouvelles. C'est alors que j'appris ce qu'étaient les chiques. Vivi en était indemne, mais il faut croire qu'Issanghila ne jouissait plus du même et précieux privilège. Les Zanzibarites ayant remarqué qu'à tout instant j'enlevais mes bottines pour me gratter les pieds, m'engagèrent à les livrer à leur examen. Ils s'écrièrent aussitôt « Dudu » ! Quel fructueux travail ils opérèrent ! J'avais littéralement les pieds remplis de chiques et celles-ci depuis Issanghila avaient eu le temps de prendre un développement que le voyageur avisé ne leur permet généralement pas d'atteindre.

Un autre jour l'aventure qui me survint était plus étrange. Nous étions arrivés au campement vers 2 heures de l'après-midi et peu après mon dîner était servi. Que m'arriva-t-il ? Je ne le saurai jamais exactement, mais je m'endormis profondément, étendu sur mon lit de camp. Quand je me réveillai, j'avisai mon dîner et, poussé par la faim, je me mis à manger, et vraiment d'un appétit qui, depuis quelque temps, ne m'était plus habituel. Je m'étonnai que le dîner fût si froid, car, dans mon esprit, je ne m'étais pas assoupi bien longtemps. Mon repas terminé, heureux de me trouver si bien, je me recouchai. A voir le soleil, il me semblait qu'il était 5 heures de l'après-midi, mais à peine couché, ma tente fut secouée par mes hommes qui voulurent absolument que je me levasse, et qui m'indiquaient que la baleinière était prête à partir.

J'essayai de leur faire comprendre que c'était folie de repartir encore le soir, que nous aurions à nous arrêter tout de suite. Il était évident que nous ne nous comprenions pas. Et à force de me montrer la position du soleil, ils fixèrent mon attention, et je m'aperçus que nous n'étions pas au crépuscule, mais à l'aurore ! Les hommes finirent par me faire comprendre que, frappé sans doute d'un coup de soleil

au cours du voyage, j'étais tombé la veille à côté de mon lit et qu'ils m'y avaient étendu, croyant bien faire en ne m'éveillant pas. Ils ajoutèrent qu'habitué à voyager avec des blancs, — ces gens avaient tous entrepris de longs voyages avec les premiers explorateurs à la côte orientale d'Afrique et certains d'entre eux étaient d'anciens compagnons de Stanley et de Livingstone, — ils n'avaient éprouvé aucune crainte à mon sujet.

Les haltes étaient toujours ménagées au pied des falaises élevées qui bordent le fleuve, la vallée étant généralement très étroite dans ces parages. Aucun village ne s'y trouve, mais les sentiers qui mènent chez les indigènes y aboutissent et ceux-ci venaient parfois, par petits groupes, visiter les campements.

De la station de Manyanga même, située sur un plateau assez élevé, on n'apercevait pas le fleuve dans ses parties les plus rapprochées. Aussi dûmes-nous tirer un coup de feu pour avvertir de notre présence. Une chose nous intrigua fort : de loin, nous avons aperçu le drapeau de la station, et à un moment donné, on l'avait mis en berne. C'était le capitaine de marine, de nationalité anglaise, notre ancien compagnon à bord du *Biafra*, qui venait de succomber. Bien que corpulent, il s'était montré fort alerte. C'était surtout un bon compagnon que nous perdions pour le haut Congo, car il avait l'esprit pratique très développé et était toujours prêt à rendre service ; il avait un don spécial, précieux au Congo, de savoir tirer parti de tout, surtout à l'étape.

Je fus reçu chaleureusement à Manyanga par le chef de station, le lieutenant Haneuse. Il était aux prises avec les difficultés quasi insurmontables du portage. Bien que les indigènes se présentassent de jour en jour plus nombreux, leur nombre était loin de suffire aux besoins du transport du haut Congo.

Une des préoccupations de l'endroit consistait à fournir Léopoldville de petit bétail pour aider à la subsistance des Européens. Léopoldville, déjà à cette époque, ne parvenait pas à se ravitailler dans ses environs directs.

Le lieutenant Haneuse était un compagnon charmant, très actif, désireux de se faire entendre et écouter par les indigènes et son influence sur eux était devenue réelle. Ils venaient volontiers à la station entretenir leur chef blanc des intérêts communs. Des rapports de mutuelle confiance s'étaient établis.

Cette situation me permit de voir de près de nombreux indigènes, et je commençai à approfondir la mentalité spéciale du noir. Les diverses races noires présentent des traits de mœurs et de caractères qui les différencient fortement; les uns sont craintifs, les autres belliqueux et l'Européen, pour faire œuvre utile, doit savoir traiter avec les uns comme avec les autres. Une règle générale, c'est qu'il faut allier beaucoup de patience à une bienveillante fermeté. Celui qui saura faire dire par le noir qu'il est bon, mais énergique et juste, est assuré d'acquérir un ascendant considérable sur les populations.

Je quittai bientôt mon camarade Haneuse pour me diriger vers Léopoldville.

*Un étrange chef de poste.* — A mon passage à Lutete, je devais revoir un autre de nos passagers du *Biafra* qui venait de prendre la direction de ce poste. Il m'apparut bien tel que je l'avais vu à bord.

A l'approche de la station, j'entendis le bruit causé par une grande réunion d'indigènes, mêlé de cris et d'explosions de gaité. L'attention des indigènes était tellement absorbée que je dus les inviter à me livrer passage pour pouvoir pénétrer au milieu du cercle où j'aperçus l'hôte distingué du lieu. A ce moment il brandissait un bâton,

se ruant sur les rangs serrés des indigènes, qui, à son approche, fuyaient en tous sens, en proie à une folle hilarité. Notre homme semblait furieux et avant même de songer à me tendre la main, il m'exposa que ces nègres étaient tous des c... et des lâches, que pas un n'osait lui résister. Je lui fis la réflexion que c'était fort heureux pour lui, car il aurait pu, sinon, passer un bien mauvais quart d'heure. Je fus très heureux, le lendemain, de reprendre le chemin de Léopoldville, ayant hâte d'y arriver et de me trouver enfin en présence du grand Stanley.

*Première rencontre avec Stanley.* — Comme souvent en pareille occurrence, je m'étais fait d'avance une opinion sur mon chef et je m'étais imaginé que Stanley devait être, au physique comme il était au moral, une espèce de géant. Mon erreur venait aussi de l'impression que donnaient les portraits que j'avais vus de lui, ornant les émouvants récits de ses voyages.

Bien que très différent du type que mon imagination avait forgé, je n'hésitai pas quand je l'aperçus au moment où je pénétrai dans la station de Léopoldville et j'allai droit à lui.

Stanley produisit sur moi une impression incomparable de grandeur et d'énergie; c'était bien là l'homme qui avait étonné le monde par ses exploits extraordinaires et son indomptable énergie. On ne pouvait s'y tromper, l'effet était irrésistible.

Il me reçut d'une façon aimable et quand je lui eus décliné mon nom, il le répéta en ajoutant : « Oui, je le sais, » avec la signification : « Je vous attendais. »

Il me demanda de suite des nouvelles de mes canons. Il sembla satisfait d'apprendre qu'une pièce avec ses munitions me suivait de près.

A Léopoldville, je retrouvai certains de mes anciens compagnons de voyage et quelques compatriotes, notamment

le docteur Van den Heuvel. Valcke avait été envoyé par Stanley en mission dans le bas Congo. Je l'avais rencontré près de Manyanga. J'appris coup sur coup la perte de mon excellent ami le sous-lieutenant Orban et la mort du sous-lieutenant Janssen, chef de poste à M'Suata, noyé dans le fleuve. Il avait reçu la visite d'un Père français rencontré à Vivi. A deux, pour voyager plus agréablement, ils avaient établi, sur deux pirogues accouplées, une plateforme montée d'une voile. En cet appareil, ces navigateurs novices s'étaient risqués au milieu du fleuve pour essayer leur création et ils ne tardèrent pas à être engloutis par les flots : le vent était assez fort, soufflant du sud-ouest, c'est-à-dire dans la direction opposée au courant, dans cette partie du fleuve. Les vagues soulevées en étaient d'autant plus fortes et les pirogues jumelées se contrariaient mutuellement au point de ne pas se plier au mouvement des vagues, l'eau les envahit et elles ne tardèrent pas à sombrer. Jamais on ne retrouva les cadavres des deux infortunés. Janssen, avec son caractère enjoué, bon enfant — bien que ferme — était adoré des indigènes, à tel point que Gobila, le chef de M'Suata, surnommé Papa Gobila, conserva toujours le souvenir des rapports amicaux qu'il eut avec Janssen et voua, par la suite, à tous les Européens une affection qui ne se démentit jamais. Ce chef était sincèrement attristé quand les vapeurs passaient au large sans que les Européens vinsent lui serrer la main.

Pour que le lecteur puisse se rendre compte de toutes les circonstances, bonnes ou mauvaises, qui se rattachent à la fondation de l'Etat du Congo, nous croyons devoir mettre encore en évidence ici quelques incidents dont la nouvelle nous parvenait du bas Congo.

*Coup d'œil en arrière.* — A Vivi, la discorde s'était glissée parmi les Européens ; il y avait là des Belges, des

Suédois, des Anglais, et Stanley avait fait choix comme chef, après le baron von Danckelman, d'un ancien agent consulaire américain. Cet homme n'était qu'un aventurier. Il leva le pied emportant les fonds de l'Association internationale, confiés à sa garde dans le but de faire face, sur les lieux, à certaines dépenses urgentes. Mais comme les autres agents de Vivi avaient voulu mettre le holà à des irrégularités par trop flagrantes, on en était arrivé à de véritables hostilités. Heureusement que les soldats restés fidèles à l'ancien consul ne furent pas nombreux et il dut prendre la fuite.

Stanley ne fut pas ému outre mesure en apprenant cette nouvelle et fit la simple réflexion qu'il savait que son protégé était un homme sans foi ni loi, mais que sa grande intelligence avait pu faire espérer qu'il aurait servi loyalement un protecteur indulgent aux fautes passées.

Ce ne fut pas la seule occasion où l'on put noter le mauvais esprit de certains des collaborateurs de Stanley.

*A l'assaut d'une station.* — L'incident de Vivi était à peine apaisé qu'il en éclata un autre, qui aurait pu également avoir les plus graves conséquences. On venait de décider l'engagement de soldats haoussas. Le premier détachement fut amené au Congo sous la conduite d'un capitaine anglais du nom de Sauley. En arrivant à Manyanga, cet officier avait établi son campement au pied de la colline sur laquelle s'élevait la station, sans s'être cru obligé, ne fût-ce que par convenance, de faire la visite au chef de station, le lieutenant belge Haneuse. Celui-ci apprit par hasard l'arrivée du détachement.

Le lendemain, le capitaine anglais envoya un petit billet au chef de station demandant du savon pour ses hommes. On dut lui exprimer le regret de ne pouvoir en donner, le précieux produit faisant totalement défaut même à l'usage

des Européens. Quel ne fut pas l'étonnement du lieutenant Haneuse, de voir, quelques instants après, sa station envahie par les Haoussas, qui se ruèrent littéralement à l'assaut du magasin! Ce ne fut que devant l'énergie déployée par notre camarade que les nouveaux venus renoncèrent à leurs projets. Chose presque incroyable, c'était l'officier anglais lui-même qui, devant ce qu'il appelait le refus d'obtempérer à sa demande, avait envoyé ses hommes à l'assaut. Cette nouvelle ne troubla pas la confiance de Stanley en cet étrange collaborateur. Je ne sais s'il n'augurait même pas du bien de l'intervention à Léopoldville de cet officier dont il fit le chef de cette importante station. L'avenir, en tous cas, devait le détromper.

Une nouvelle qui, cette fois, fit bondir Stanley, car les faits étaient en opposition formelle avec les ordres qu'il avait donnés à tout le personnel d'éviter avant tout les procédés violents. L'incident eut pour héros le chef de station de Lutete. Stanley reçut de lui une lettre absolument laconique, ainsi conçue : « Les habitants de Balabumba sont des c... J'ai brûlé leur village; rayez-le de la carte. »

Et le rideau fut baissé sur les exploits par trop fantasques de cet extraordinaire serviteur d'une œuvre de civilisation.

*Choix de l'emplacement de Léopoldville.* — Stanley avait installé Léopoldville au fond d'une large baie, protégée contre les tornades et située immédiatement en amont des chutes de Kintamo. Pour un port, la situation était plutôt dangereuse, car à la sortie comme à la rentrée, au moindre accident, les embarcations risquaient de se perdre dans le véritable gouffre constitué par la succession des rapides formidables d'aval. Le grondement de ces rapides ressemble à s'y méprendre au bruit de l'Océan.

Les bâtiments furent placés sur une terrasse coupée à

flanc du coteau, baptisé du nom de mont Léopold, et qui se déroulait à environ trente mètres au-dessus du niveau du fleuve. De cette terrasse, la vue sur le fleuve était grandiose : on apercevait, dans le lointain, les premières îles du Stanley-Pool ; à la rive gauche le point extrême, Kalina Point, s'avancait hardiment dans le fleuve, produisant un rapide violent ; la vue s'étendait aussi à la rive française. Les vapeurs quittant ou se dirigeant vers le port restaient en vue à des distances de 8 à 12 kilomètres. C'était, sous ce rapport, une situation idéale. Cette terrasse était également à l'abri d'un coup de main des indigènes, et, avec les faibles garnisons dont on disposait alors, ce point de vue n'était pas à négliger.

Stanley avait choisi avec un remarquable discernement l'emplacement des stations de Vivi, Issanghila, Manyanga. Cela lui avait permis de réserver pour le haut Congo la majeure partie des faibles effectifs dont il disposait. Les garnisons du bas étaient dérisoires : elles comportaient de dix à quinze hommes en moyenne par station. Et quels soldats d'occasion ! Cette ligne de communication, combien mal protégée, était cependant tout ce qui reliait le haut fleuve à la mer. N'est-ce pas la preuve manifeste que la conquête du Congo fut pacifique, plus encore que l'ont dit ceux qui ont défendu l'entreprise contre de méchantes calomnies. Car il ne faut pas oublier que notre œuvre africaine a eu toujours des détracteurs irréductibles. Le thème de nos ennemis a varié suivant les époques, exploitant au profit de leurs obscurs desseins tour à tour les faiblesses et les sentiments les plus respectables de la foule, sa pusillanimité, voire même son scepticisme, et sa pitié. Pendant vingt-cinq ans, les serviteurs de l'œuvre africaine ont lutté contre une opposition passionnée qui n'a rien épargné. Que de légendes l'on vit propager ! Ne sont-ce pas les mêmes hommes qui ont voulu entourer le nom de Stanley



d'une réputation de cruauté, qui ont traité de chimériques les grandes espérances que faisaient concevoir ceux qui avaient vu le Congo, pour finalement dépeindre sous les couleurs les plus sombres les malheurs de la race noire au relèvement de laquelle tant des nôtres ont sacrifié leur vie? Le peuple belge fera justice de cette parodie au jour prochain où il verra à son tour dénaturer systématiquement ses intentions les plus droites.

J'affirme ici, et j'aurai l'occasion de le répéter et de le prouver, que Stanley, agissant au nom du Roi des Belges et en vertu de ses ordres, fut un conquérant d'empire pacifique. Que d'incrédulité provoquera cette affirmation, conforme cependant à la plus stricte vérité! Qu'on me confonde en disant où Stanley combattit au cours de sa prise de possession du Congo? J'ai souvent été indigné quand on représentait Stanley comme brutal et cruel. On en cite comme preuve, qu'au cours de ses grandes explorations, il passa outre à tous les obstacles. Qu'on nomme l'explorateur qui, devant atteindre un but déterminé et voulant le réaliser, a su en agir autrement?

Livingstone, l'illustre Livingstone, fut pacifique, mais c'était un apôtre : il avait en vue un but humanitaire et géographique et se laissait dévier de sa route au gré des caprices des indigènes. A l'est comme à l'ouest, la mission qu'il s'était tracée se poursuivait également bien.

Quand Stanley fut chargé de retrouver le grand missionnaire, mort ou vif, quand il força son chemin à travers l'Aruwimi pour secourir Emin Pacha, il agit en vertu de mandats impératifs, peu assimilables, à coup sûr, au rôle du missionnaire.

*Séjour à Léopoldville.* — La vie à Léopoldville se déroulait assez monotone. Toute l'activité était absorbée par les travaux matériels. Il fallait songer fort peu aux visites chez

les indigènes. Ceux des rives, les Bateke, venus de l'autre côté du Stanley-Pool, étaient des marchands d'ivoire en relation avec les Bayanzi. Ils avaient conservé des rapports avec les indigènes de leur race demeurés sur la rive droite du fleuve et soumis à l'influence de Brazza. Certains de ceux-ci venaient chez nous chercher à soulever les indigènes contre Boula-Matari, leur promettant dans ce but l'appui de Brazza, du « commandant », comme ils l'appelaient. Cette population bateke était très remuante et don-



PORT ET STATION DE LÉOPOLDVILLE EN 1882.

nait à tout moment des inquiétudes, bien qu'elle n'entreprit jamais une offensive nette, ni sérieuse. Il importait néanmoins de se tenir sur ses gardes et surtout de ne pas compromettre la situation en s'exposant inutilement dans les villages indigènes. Ce fut d'ailleurs une précaution qu'il fallut observer partout au début de l'occupation. C'est progressivement que nous dûmes nous concilier les populations, toute hostilité enlevant pour longtemps leur confiance et arrêtant d'autant nos progrès. De leur côté,

les indigènes — les chefs surtout — s'entouraient de mille précautions quand ils venaient dans la station. En somme, il fallait du tact et de la prudence pour ne pas en venir aux mains.

Une préoccupation permanente et obsédante venait de la difficulté d'assurer la subsistance du personnel blanc et noir de Léopoldville. L'on ne pouvait évidemment pas compter pour l'entretien des noirs sur les ravitaillements d'Europe. La route des caravanes, telle qu'elle s'organisait, ne pouvait pas suffire aux transports des choses indispensables. Quatre-vingts Zanzibarites constituaient l'appoint le plus sérieux au service des transports. Et quel métier que le leur ! Mais il fallait se résigner à exiger d'eux cet effort surhumain ou renoncer à l'œuvre. Chacun, blanc et noir, prenait sa part de souffrances dans l'âpre combat qui devait nous ouvrir l'accès de l'Afrique centrale.

Nous l'avons déjà dit, Manyanga envoyait de temps à autre quelques chèvres et aussi des poules. Mais elles arrivaient à Léopoldville dans un état de maigreur extrême. Que de repas où figuraient sur la table commune, une épaule de chèvre, quelques patates douces et une seule tranche de chickwangué par convive ! Combien nous eussions été heureux d'en recevoir une seconde ! Ni thé, ni café ; les huit derniers morceaux de sucre furent tirés au sort entre douze convives ! Ces détails feront sourire les esprits forts, mais où étaient-ils à l'heure du péril et de la fièvre ?

Après quelque temps de ce régime, nous étions anémiés au point d'avoir le corps couvert d'ulcères. Tous nous souffrions à cette époque de ce mal terrible et affreux.

Stanley organisait son voyage vers le haut Congo : ses trois vapeurs étaient prêts. Il n'attendait plus pour fixer le jour de son départ que quelques marchandises et outils indispensables au ravitaillement des stations existantes et

de celles qu'il comptait fonder. Malheureusement, je ne devais pas être du voyage. J'étais tombé malade et bien que je revendiquasse l'honneur d'affronter les fatigues du voyage, Stanley me conseilla de rester provisoirement à Léopoldville aux soins du médecin.

•

## CHAPITRE III



### CHAPITRE III

## BOLOBO ET LES BAYANZI

---

Nous étions au début du mois de septembre 1883. Stanley, qui n'avait pas rencontré un bon accueil à Bolobo à son précédent voyage, y fut reçu, cette fois, plus mal encore. Comme ses vapeurs longeaient les rives du fleuve, il essuya de nombreux coups de feu, partis des villages bayanzi. Il apprit en arrivant à la station même de Bolobo, que deux Zanzibarites du personnel avaient été assassinés par les indigènes et que leurs têtes avaient été placées sur des piquets au village de Manga, vieux chef très hostile aux blancs, qui fit sa soumission plus tard, nous verrons dans quelles circonstances.

Bolobo jouait de malheur. Après un homme admirable comme le sous-lieutenant Urban, la station fut commandée par un impulsif, qui d'une crainte extrême, un véritable affolement, passait sans transition à un semblant d'énergie irraisonnée. Au milieu de populations nombreuses et turbulentes comme les Bayanzi, la situation devait évidemment se tendre. L'indigène ne s'y trompait pas, il disait que ce blanc était sans force et sans volonté. Toutes ses manifestations pour faire croire à son énergie ne changèrent rien à la situation et jusqu'au dernier jour de sa présence à Bolobo son influence sur les indigènes fut nulle.

Stanley ne répondit pas par la force à l'agression dont

l'expédition avait été l'objet. Il parlementa avec les chefs, chercha à obtenir satisfaction, à convaincre les indigènes que le forfait qu'ils avaient commis méritait un châtement sévère et qu'ils avaient aggravé leur situation en tirant sur les vapeurs de Bula-Matari. Quand il vit que ces moyens restaient sans effet sur les belliqueux Bayanzi, il avisa aux mesures à prendre pour les ramener à l'obéissance. Jugeant tout d'abord qu'il ne pouvait pousser plus avant sans avoir réglé ce grave différend et estimant encore que



ASPECT DES VILLAGES A BOLOBO (MAISON TYPE).

la station devait être sérieusement renforcée pour ne pas courir le risque d'être enlevée après son départ, Stanley renvoya l'*En Avant* à Léopoldville pour me prendre et me prier d'amener un canon avec ses munitions.

*Bolobo et les Bayanzi.* — Je quittai Léopoldville le 19 septembre 1883, fort heureux de la décision de Stanley. Le vapeur était conduit par l'Irlandais Benni qui devint, comme nous le verrons, le premier chef de la station des Stanley-Falls. Il remplissait aussi les fonctions de capitaine

de son vapeur. En passant à M'Suata, nous rendimes visite à « Papa » Gobila et à Kwamouth, nous serrâmes la main au lieutenant Pagels, laissé en ce point par Stanley lors de son passage au cours du présent voyage. Je passai quelques instants agréables avec cet excellent compagnon. Il restait enthousiaste de l'œuvre à laquelle il se consacrait et n'était nullement influencé par la solitude complète dans laquelle il vivait. Si j'avais eu huit jours à lui consacrer, il ne serait pas arrivé au bout de l'exposé des projets qu'il se proposait de réaliser. D'après les ordres reçus de Stanley, nous dûmes passer au large de Tshumbiri, agglomération importante de Bayanzi, et le 24 septembre, à 3 heures de l'après-midi, nous atteignimes Bolobo. Stanley vint aussitôt se rendre compte de mon état de santé, et me demanda si la pièce d'artillerie pouvait être immédiatement débarquée.

Quelques minutes après, le canon était placé bien en vue, en face du bâtiment principal de la station. Stanley, naturellement, avait annoncé aux indigènes l'arrivée d'un fusil de dimension, valant à lui seul les fusils ordinaires de milliers de combattants. Mais ils ne s'étaient guère laissés impressionner par ces discours. La vue de l'engin produisit un effet plus décisif. Cette fois, c'était au tour des indigènes à décrire la terrible arme et si Stanley avait quelque peu exagéré, ils allèrent bien au delà. C'est Ibaka, le grand chef de Bolobo, qui vint le premier examiner le canon. Ce qui l'étonna le plus, ce furent les roues et l'affût. Mais sa surprise tourna en stupéfaction quand, sur sa demande, on lui exhiba un obus. Très entreprenant, il demanda à pouvoir tenir celui-ci en mains. Sa main céda d'abord sous le poids et, quoiqu'il fût grand et robuste, il était à ce point suggestionné qu'il semblait devoir faire appel à toutes ses forces pour porter ce projectile. Il mit l'obus au regard de son abdomen et s'exclama qu'il préférerait ne pas songer à

ce qui arriverait d'un homme qui serait frappé par un semblable projectile. Très calme d'habitude, il fut pris d'une véritable panique et s'en retourna au village pour convaincre ses sujets de cesser une lutte qui, désormais, serait par trop inégale. Néanmoins, jusqu'au lendemain à 10 heures du matin, délai extrême stipulé par Stanley, les



FAMILLE BAYANZI.

indigènes ne passèrent à aucun acte qui décelât leur intention de faire la paix.

En présence de ces hésitations, je reçus l'ordre d'aller occuper avec le canon et six hommes, une île située en face de l'agglomération bayanzi. Cette agglomération s'étendait sur toute la rive, concave en cet endroit, et de ma position, je surveillais d'autant mieux tous les mou-



vements des indigènes. Je devais ouvrir le feu en cas d'hostilités directes des indigènes, ou d'un signal convenu, ou encore si des embarcations tentaient de fuir. Stanley avait envoyé un détachement en tirailleurs dans les herbes entourant les villages et lui-même se tenait à la station, prêt à entrer en négociations. Je restai ainsi



PIROGUES A LA RIVE EN FACE DES VILLAGES DE BOLOBO.

dans ma situation d'observation depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures de l'après-midi. A la rive, les indigènes se montraient très actifs, préparaient les pirogues, mais pas une ne se détacha du rivage. Généralement si bruyants quand ils ont pris les dispositions de guerre et revêtu les mille oripeaux de circonstance, ils ne poussaient aucun cri; il régnait un silence impres-

sionnant. Aucun coup de feu ne fut tiré; le gong même ne résonnait point. J'étais dans l'ignorance complète de ce qui se passait, prêt à suivre ma consigne. A 4 heures, l'*En Avant* m'apporta l'ordre de regagner la rive. J'appris alors que Stanley avait négocié continuellement avec Ibaka, le porte-parole des autres chefs, le seul qui osât l'approcher et que, finalement, les Bayanzi avaient apporté le nombre de mitakos correspondant à l'amende stipulée, qui constituait en même temps que la réparation exigée le signe de leur soumission. Stanley, à qui l'on attribua un si grand mépris de la vie humaine, que l'on a dépeint comme un brutal toujours prêt à abuser de la force et qui disposait en ces circonstances de plus de cent fusils, Stanley avait négocié patiemment pendant quinze jours pour atteindre ce résultat !

Dès que je débarquai, Ibaka vint me serrer la main et me demanda mille renseignements sur ce qu'il serait advenu des fuyards qui se seraient exposés à mes coups. Stanley avait averti les indigènes que la fuite par le fleuve leur était devenue impossible et que, cernés par terre et par eau, ils n'avaient que la ressource de céder. Je répondis de mon mieux à Ibaka et les effets meurtriers de tous les explosifs inventés depuis ne sont rien à côté des théories balistiques inédites que me suggéra mon imagination. Il fut convenu que le lendemain tous les notables viendraient à la station et que j'exécuterais un tir à leur intention.

A l'heure dite, Ibaka se présenta accompagné seulement des plus braves parmi les chefs. Par contre, les indigènes de moindre importance étaient extraordinairement nombreux. La curiosité et l'angoisse se lisaient sur les figures de tous ces primitifs.

L'ouverture de la culasse fut le signal d'une fuite générale. Cette première alerte passée, les spectateurs restèrent stoïquement à leur poste d'observation. La pièce

fut pointée à 2,000 mètres dans la direction du fleuve. On vit très bien l'obus éclater et les éclats se répandre à la surface de l'eau. Ce coup à obus fut suivi immédiatement par un autre à boîte à balles. Cette séance publique de tir, où la puissance du blanc se manifestait de façon si éclatante, sans mal pour personne, nous avait acquis toutes les sympathies. Tandis que j'écouvillonnais la pièce — tous les servants et le chef de pièce étaient représentés par mon unique personne — je fus très admiré. Nombreux furent ceux qui sollicitèrent le privilège de pouvoir prendre en mains un obus et quelle joie pour ces favorisés ! Pris d'émulation, les indigènes demandèrent également à être initiés aux mystères des machines des vapeurs.

Bien que Stanley fût à Bolobo depuis longtemps, les farouches Bayanzi n'avaient encore pu examiner à l'aise la flottille. Ils avaient bien vu tourner les deux roues à aubes de l'*En Avant*, mais ils ne parvenaient pas à comprendre le mode de propulsion des deux autres vapeurs dont l'hélice n'apparaissait pas clairement à leurs yeux. Pour l'*En Avant*, c'était peu malin : le mécanicien entretenait un grand feu pour cuire les aliments nécessaires à la nourriture des esclaves de Bula-Matari qui, dissimulés dans le bateau, faisaient tourner la roue. Comme ils travaillaient beaucoup, ces esclaves avaient aussi de grands appétits, les chauffeurs furent donc baptisés aussitôt du nom de Malam-Malamba (cuisiniers). L'A. I. A. et le *Royal* les intriguèrent davantage, pourtant un homme monté dans une pirogue ne tarda pas à découvrir sous l'eau une des hélices. Après un examen consciencieux et maintes discussions animées, il fut convenu que l'hélice faisait office de roue et les Bayanzi déclarèrent n'avoir plus rien à apprendre.

Stanley resta deux jours encore avec nous et plus une ombre n'apparut entre les indigènes et lui. Ibaka fut appelé

et Stanley lui fit connaître que je resterais à Bolobo pendant son voyage en amont. Il en parut enchanté et exprima le désir que je restasse seul.

Avant de quitter Bolobo, Stanley nous laissa pour instructions qu'en cas de difficultés avec les indigènes, je serais seul juge des décisions à prendre, le chef de station n'étant compétent que pour le service intérieur de la station. La flottille quitta Bolobo au milieu de l'allégresse générale des noirs, faisant mille souhaits pour l'expédition et promettant à Stanley que son fils ne serait pas inquiété pendant son absence. Leur promesse ne fut pas de longue durée et chaque jour amena de nouvelles difficultés.

Ce vieux renard d'Ibaka, très orgueilleux et courageux vis-à-vis des gens de sa tribu, avait accepté, en octobre 1882, de recevoir chez lui le capitaine Hanssens et Orban, malgré l'opposition des autres chefs. Il s'était bien promis d'accaparer complètement les blancs, afin de se réserver toutes les richesses apportées par eux d'Europe. Vis-à-vis des indigènes, il prétendait qu'ayant seul admis les blancs, il lui appartenait de traiter avec eux, tandis qu'aux blancs, il représentait les autres chefs comme irréductibles et refusant d'entrer en relations avec eux. Il entretenait aussi le secret désir de trouver en nous des alliés puissants pour le soutenir dans ses différends continuels avec ses voisins. Cette situation délicate créait bien des malentendus. Ils s'aggravaient de cette circonstance que le chef de station ne cessait d'envenimer ses relations personnelles avec Ibaka, par des vexations dont je ne parvins pas à le déshabituer.

Bref, il se créa une situation telle que bientôt il ne put plus se rendre dans le village d'Ibaka et encore moins dans les autres tandis que, de jour en jour, j'étendais mes relations sans qu'Ibaka en prit ombrage. Il fallut une diplomatie constamment en éveil pour éviter des hostilités toujours immi-

nelles. Avec les indigènes de l'intérieur, les Batendi, et ceux de la rive en amont de la station, les Ba-Nunu, population très dense, les relations étaient absolument nulles, ni amitié, ni inimitié; ils voulaient nous ignorer. Il en était ainsi fort heureusement, car sinon, nous eussions été placés dans l'impossibilité absolue de nous maintenir dans le pays.

*Incendie de Bolobo.* — Les jours s'écoulèrent avec des alternatives de tranquillité et d'inquiétude, quand, par une nuit sombre du mois de novembre 1883, un indigène mit le feu à notre habitation. Celle-ci, entièrement construite en paille, parois et toiture, était établie sur une terrasse en argile battue, un peu surélevée. Une cloison centrale en paille séparait les chambres des deux occupants et dans le fond, sur la largeur, régnait un petit couloir étroit, servant de magasin : c'est là que se trouvaient toute notre paccotille ainsi que les munitions d'artillerie et les cartouches pour fusil Albini. Je m'éveillai en sursaut, alors que la maisonnette était déjà en feu. J'essayai d'enlever les objets placés sur une table en tirant à moi l'étoffe qui la recouvrait. Déjà la chaleur était intense, et ce ne fut qu'avec peine que je parvins à saisir mon casque. Je songeai au danger des munitions et dès que je fus sorti, je m'abritai contre le talus de la terrasse. Les obus et les munitions commencèrent à éclater. Personne n'était près de moi. J'appelai, mais aucune voix ne me répondit. Enfin, alors que je me protégeais de mon mieux, je vis s'étaler à mes côtés mon boy, qui, d'après ce qu'il m'apprit, était à ma recherche depuis le début du sinistre. J'étais envahi par les moustiques et le brave garçon s'occupa d'écraser à pleines mains sur ma peau ces insupportables insectes. Il prenait un plaisir exempt d'effroi à contempler le feu d'artifice qui se produisait à chaque explosion nouvelle des projectiles. Les cartouches éclataient en un crépitement

intermittent. A tout instant, je dus obliger mon gamin à se baisser, car, préoccupé et curieux de voir mieux l'effet des explosions, il passait la tête au-dessus du talus.

Après une demi-heure, combien longue, l'incendie se ralentit et les explosions cessèrent. Chose extraordinaire, plusieurs obus et nombre de cartouches avaient résisté au feu. Elles permirent de faire croire aux indigènes qu'il serait imprudent pour eux de profiter des circonstances pour assouvir leur vengeance.

Longtemps, bien longtemps après, j'entendis des voix, d'abord celles de mes Zanzibarites. Je les appelai. Ils s'approchèrent et m'apprirent que l'autre blanc les accompagnait. Je n'ai jamais su où ils s'étaient cachés, ce dut être loin, car ils n'osèrent pas me l'avouer. Les Zanzibarites prétendirent qu'ils avaient voulu venir à mon secours, mais que le blanc le leur défendit sous prétexte que j'avais aussi dû fuir.

Je décidai qu'au lever du jour, j'irais seul au village d'Ibaka lui demander une pirogue et des hommes pour me conduire à Kwamouth et y demander à mon camarade Pagels toute l'aide qu'il pourrait nous donner. Des circonstances sur lesquelles il est inutile d'insister, me décidèrent à y aller seul et sans escorte. C'est ce que je fis. Ibaka, en m'apercevant, se jeta à mes pieds, déclara au nom de son peuple que l'incendiaire était un fou, irresponsable et qu'il était chassé déjà. Il fut sincère en ceci, car le coupable en fut réduit à errer en forêt et les Bayanzi montrèrent son cadavre à mes hommes, deux mois après l'attentat. Ibaka m'implora surtout pour que ses gens fussent mis à l'abri d'une punition trop rigoureuse de Stanley qui, ainsi que nous l'avons dit, était en voyage vers l'amont et pouvait être attendu à tout moment puisque l'on ne pouvait prévoir à deux mois près la durée de son absence.

Une heure après mon entrevue, je descendais le fleuve en pirogue montée par dix Bayanzi. Nous nous arrêtâmes à Tshumbiri, centre hostile à notre influence. Les indigènes voulurent m'y refuser l'hospitalité, mais j'avisai un hangar au centre du village, m'y installai et je dormis profondément sans autrement me préoccuper des criailles assourdissantes des noirs. Le lendemain matin, l'hostilité semblait s'être calmée et je reçus une poule en signe d'amitié. Elle fut rôtie sur l'heure, en la présentant au feu, appuyée sur deux bâtons verticaux.

Le lendemain, à minuit, je frappai à la porte de mon ami Pagels. J'étais arrivé à Kwamouth en pleine obscurité, sans que personne soupçonnât ma présence. Pagels, sur qui mon singulier costume, réduit à la chemise et au casque, produisit une impression d'ahurissement, écouta avec effroi le récit de mon aventure, ne sachant au juste s'il rêvait ou si j'étais l'objet d'une hallucination. Il faut croire que j'avais fort faim, car je dévorai, tout en causant, un superbe gigot de chèvre qui devait faire le lendemain les délices de mon hôte. Il me céda tout ce dont il disposait, se privant même du nécessaire, car ses magasins étaient très démunis. Le lendemain matin, je le quittai, et le cinquième jour après mon départ de Bolobo, je m'y retrouvai vers 3 heures de l'après-midi. Les Bayanzi me déposèrent chez Ibaka. J'y fus à peine que les Zanzibarites arrivaient au-devant de moi, manifestant une joie sincère de me revoir et me serrant les mains. Mon léger butin fut bien reçu. Les indigènes avaient pris pour des conserves certaines petites caisses de munitions que j'avais emportées de Kwamouth.

Après l'incendie, la vie se passa assez tristement à Bolobo. Heureusement que les indigènes m'accueillaient de jour en jour plus ouvertement et, sauf dans le village de Manga, je pouvais partout circuler librement et assister à toutes les scènes de la vie quotidienne des Bayanzi.

Stanley, que les circonstances avaient retardé dans le haut, ne fut de retour à Bolobo que le 15 janvier 1884. Il était déjà au courant des événements qui s'y étaient déroulés. Il s'en entretint plusieurs heures durant avec le nyampara des Zanzibarites et avec Ibaka lui-même, de sorte que finalement je n'eus plus rien à lui apprendre. Stanley avait coutume d'en agir ainsi et de se renseigner directement auprès des noirs en dehors de ses adjoints. Ce fut la cause de nombreux froissements, mais il prétendait que la méthode avait du bon et était seule de nature à le renseigner toujours très exactement sur tous les incidents survenus en son absence.

Ibaka déclara que si je restais à Bolobo, la population entière s'en montrerait satisfaite et Stanley décida, en conséquence, de se rendre à son avis.

En remontant la rivière, Stanley avait fondé à Lukolela un poste, dont il avait confié le commandement à Glane, un Anglais. Il avait trouvé toutes choses en ordre à l'Equateur et m'apportait d'excellentes nouvelles de mes camarades Van Gèle et Coquilhat. Il avait tenté, tant à la montée qu'à la descente, de fonder un établissement auquel il destinait le lieutenant Coquilhat, au centre de la population bangala, mais l'hostilité des indigènes ne le lui permit pas. Aux Stanley-Falls, il avait dû laisser comme chef le mécanicien Benni, M. Roger, à qui il réservait ce poste, ayant dû descendre à la côte pour cause de maladie. Roger avait déjà fait un voyage à la côte orientale avec le commandant Becker. La situation aux Stanley-Falls était mauvaise, car les Arabes y étaient solidement établis et ils s'étendaient chaque jour davantage. De ce côté, les entreprises de l'Association internationale africaine se trouvaient donc sérieusement menacées.

Un courrier venu de Léopoldville en baleinière avait apporté à Stanley une longue lettre du capitaine Hanssens,



dont les travaux au Niadi-Kwilu étaient en plein développement. A Stanleyville, le grand explorateur avait reçu une missive du lieutenant Storms, qui lui annonçait la fondation du poste de M'Pala à la rive occidentale du lac Tanganika. C'était la jonction opérée entre les entreprises belges parties des côtes orientale et occidentale d'Afrique et la réalisation d'un point important du programme du Roi.

Le 17 janvier, Stanley prit congé de moi, en me recommandant, une fois de plus, beaucoup de prudence et de tact avec les Bayanzi et spécialement avec leur chef Ibaka. Il ne me laissa aucun des secours que je lui demandais, mais promit de revenir bientôt m'apporter des approvisionnements et des effets personnels. Les indigènes assistèrent en nombre à son départ. Dès que la flottille eût quitté la rive, je me rendis à ma besogne, tandis que les noirs, d'une façon toute naturelle, prirent congé de moi comme si rien ne s'était passé.

Ma première tâche fut de relever la station. Je disposais d'un personnel très réduit : onze Haoussas et dix Zanzibariques. Tous rivalisèrent de zèle et, un mois après, quand je reçus la visite de M. de Brazza, je pus le recevoir fort décevantement. Il venait de l'Alima et connaissait les difficultés avec lesquelles nous étions aux prises chez les turbulents Bayanzi. Il n'y fit que de discrètes allusions. Nous passâmes fort agréablement quelques heures ensemble et il me quitta vers le milieu de l'après-midi, bien que je l'engageasse vivement à passer la nuit à Bolobo. Il était accompagné d'une flottille de trois pirogues, escortées par quelques Sénégalais. Il toucha à Tshumbiri, mais n'y obtint rien de tangible, malgré ses tentatives de nouer des relations avec les Bayanzi de cet endroit.

*Relations avec les indigènes. Leurs mœurs et croyances.*

— Mes relations avec les indigènes devinrent réellement

cordiales. J'étais de toutes leurs cérémonies et ils n'éprouvaient aucune gêne en ma présence. De mon côté, je m'efforçais de me plier aux coutumes locales autant que le permettaient les devoirs d'humanité et je participai ainsi aux manifestations de joie et de douleur des indigènes. A la naissance de l'enfant d'un notable, j'envoyais un présent; à la mort d'un indigène, j'offrais également une pièce d'étoffe pour aider à l'ensevelissement.

Seul, le vieux chef Manga — c'était dans son village que deux de nos Zanzibarites avaient eu la tête tranchée — resta longtemps rebelle à mes avances. Je n'en continuai pas moins à avoir pour lui les mêmes attentions qu'envers les autres notables. Un matin, je reçus la visite d'un émissaire de ce chef qui exprimait le désir de me voir, faisant ajouter que seul son grand âge l'empêchait de se rendre lui-même à la station. Je ne me fis point prier et bientôt je me trouvai en la présence du vieux potentat. Il me serra la main, m'engagea à m'asseoir et remplit immédiatement une coupe de malafu (bière de canne à sucre) à mon intention. Il y trempa les lèvres le premier et, malgré la malpropreté repoussante du bonhomme, je dus vider la coupe. Il n'avait guère été loquace jusque-là. Je ne perdis rien pour attendre. Il fit débiter son discours à l'époque du premier passage de Stanley, en 1877, pour en venir, enfin, à l'objet de ma visite. En manière de péroraison, il m'assura de sa grande amitié et affirma que depuis longtemps il m'aurait remercié de toutes les attentions que j'avais eues pour lui, si on ne lui avait pas dit tant de mal des blancs. Et je dois dire, à la louange de Manga, qu'il resta fidèle à ces sentiments et que, par la suite, il m'exprima souvent ses regrets d'avoir fait tuer deux de nos hommes. Mon amitié avec Manga devait avoir sa répercussion sur mes relations avec les Ba-Nunu. L'espèce de crainte que j'inspirais à ceux-ci provenait de l'influence que Manga

exercit sur eux. C'était surtout Manga, parmi les Bayanzi, qui, en mariant ses filles aux chefs Ba-Nunu, s'était créé des appuis chez ceux-ci. Il y possédait une réelle influence et aussi un certain prestige à cause de son grand âge. Dès que je fus devenu l'ami de Manga, tous les villages Ba-Nunu s'ouvrirent comme si une fée y avait été porter la bonne parole pour moi. Je n'avais eu jusque-là que des relations — mais celles-ci très suivies et très cordiales — avec le jeune chef du village Ba-Nunu le plus rapproché de la station, du nom de N'goie. Il avait en moi une confiance aveugle et se plaisait à s'entretenir des pratiques du fétichisme. Il avait parfois des aveux surprenants.

Depuis que mes relations s'étaient ainsi généralisées, je me promenais librement des heures entières dans les villages. Je m'y rendais souvent le soir et il arrivait que je prisse place dans le cercle, autour du feu, sans que les indigènes, distraits par la conversation, se doutassent de ma présence. Lorsqu'ils m'apercevaient, c'étaient des exclamations de gaieté à n'en plus finir. Ils me grondaient gentiment de m'aventurer ainsi loin de chez moi, à cette heure insolite. Aussi ne me laissaient-ils jamais m'en retourner seul à la station.

Leurs conversations en disaient long sur les réflexions auxquelles ils se livraient entre eux à mon sujet. C'est ainsi qu'ils me questionnèrent un soir sur ce que je ferais s'il leur prenait envie de m'amarrer. Je répondis d'essayer et qu'ils seraient vite renseignés. « Oui, oui, répondirent-ils, vous vous serviriez du petit fusil (ils faisaient allusion à mon revolver) que vous portez toujours sur la poitrine. » Ce revolver était l'objet de vives préoccupations de leur part. Leur désir eût été que je voulusse m'en servir contre un arbre. Je m'y refusai naturellement, en expliquant que c'était mon amulette et qu'en tirant, la balle devait atteindre un être humain, sans même que je visasse. Ils se

montraient très incrédules à l'endroit de mes explications. Cependant, quand je proposais, à leurs risques et périls, d'en faire la démonstration, ils m'engageaient, avec un certain effroi, de n'en rien faire. Ils préféreraient garder leur doute.

Ces relations suivies me permirent d'observer quelques côtés caractéristiques des mœurs et croyances des Bayanzi.



LA SIESTE DANS UN VILLAGE DE BOLOBO.

*Pays d'origine des Bayanzi.* — Venus probablement de l'Ubangi et de la Giri, ils se répandirent le long des deux rives du Congo en aval de l'Ubangi. Lors de notre arrivée parmi eux, ils occupaient la rive gauche du fleuve depuis Irebu jusqu'à Tshumbiri vers l'aval. Les agglomérations principales étaient : Busindi, Lukolela, Bolobo et Tshumbiri. Sur la rive droite, ils occupaient plusieurs centres importants, dont l'un était situé en amont de l'embouchure de l'Ubangi. Ils s'adonnaient principalement au trafic de l'ivoire. Dans l'intérêt de leur commerce, ils visitaient toutes les agglomérations des deux rives du Congo depuis

la Lulonga jusqu'au Stanley-Pool; ils remontaient également le cours de certains affluents. A leur commerce d'ivoire, ils ajoutaient celui des esclaves. Les agglomérations de Bayanzi comprenaient une série de forts villages, variant de cent à trois cents cases, chacun sous l'autorité d'un chef propre. Les chefs choisissaient l'un d'entre eux

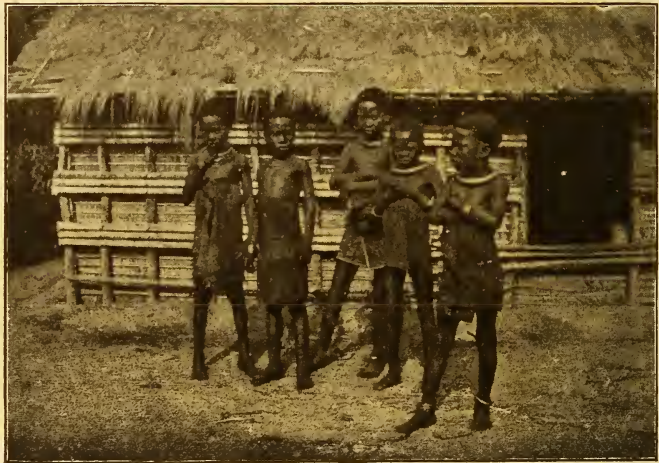


TYPES TRÈS PURS DE BAYANZI DE BOLOBO.

qui était chargé de la défense des intérêts communs de la confédération vis-à-vis de l'extérieur. Dans les cérémonies, le chef suprême jouissait de certaines prérogatives; des honneurs et des égards spéciaux lui étaient dus, mais dans l'agglomération même le village placé sous son autorité directe ne jouissait d'aucune faveur. Ce village devait, vis-à-vis des autres, sauvegarder ses droits

à la façon générale. C'est ainsi que des chefs pouvaient, sans encourir la réprobation, prendre les armes pour défendre leurs droits vis-à-vis du chef suprême qui, à certains égards cependant, avaient des prérogatives considérables.

A Bolobo, le grand chef était Ibaka. C'était un ancien esclave, et le nom d'Ibaka rappelait aux indigènes cette origine. Le signe distinctif de sa qualité consistait en une coiffure, de forme cylindrique, en fibres de palmier



FILLETES A BOLOBO.

tressé, d'une hauteur de 0<sup>m</sup>,35 environ. Les chefs bayanzi avaient une réelle autorité sur leurs gens, en tant qu'elle s'exerçât dans les limites fixées par les us et coutumes. S'ils voulaient exiger davantage, ils n'obtenaient rien.

C'est le neveu du côté féminin qui succédait à l'oncle. L'indigène justifiait cette coutume en soutenant que l'enfant de sa sœur perpétuait son propre sang, tandis que son fils était de sang étranger. Il n'était pas rare que pareil successeur vécût loin de son futur fief, pour n'y

apparaître qu'en maître indiscuté. Parfois, il ne connaissait que de nom celui dont il devait tenir tous les pouvoirs.

*Mœurs et coutumes des Bayanzi.* — La femme cultivait les champs, préparait la nourriture, l'homme construisait la hutte, chassait, pêchait et secondait l'industrie ou le commerce spécial du village; il faisait aussi la guerre.

Jamais les services des gens d'un village n'étaient accor-



ENFANTS.

dés à un chef ou à des gens d'un autre village. A Bolobo, je ne parvins jamais à obtenir l'aide d'un seul homme, le Bayanzi considérant comme dégradant de travailler pour autrui. Au début de notre occupation, ce sentiment leur faisait considérer avec dédain nos Haoussas et nos Zanzibarites. Plus d'un conflit en résulta entre les indigènes et nos hommes.

La polygamie est générale parmi ces populations. Mais ne possédaient plusieurs femmes que ceux qui, par leur rang social et leurs ressources, parvenaient à faire face aux

besoins de cette famille agrandie. Car chez le sauvage, la polygamie n'entraîne pas de constitution d'un harem, où les femmes sont enfermées et étroitement surveillées. Le Bayanzi, quand il est polygame, possède, en réalité, autant de familles qu'il a de femmes; chacune d'elles vit avec sa descendance dans une habitation distincte, et ces habitations forment une agglomération spéciale autour de la demeure du chef ou maître. Le droit de ces femmes d'aller et venir reste entier. Elles cultivent leurs champs,



comme le font les femmes unies aux esclaves. A tour de rôle, elles prennent place au lit conjugal, quatre jours consécutifs pour les femmes libres et trois pour les esclaves.

Les femmes de chef étaient de deux origines : les femmes libres, celles qui lui étaient offertes en mariage par ses pairs et par les hommes libres, et les esclaves qui sont, ou bien des enfants d'esclaves du village, ou des esclaves achetés au dehors. Les enfants nés de ces premières unions sont libres, les autres sont esclaves. Les filles issues d'esclaves du village sont souvent retenues par les chefs dès



l'enfance, en prévision d'épousailles futures. C'est ainsi que l'on entend parfois des enfants appeler leur chef : mon mari. L'enfant sait le sort qui lui est réservé, sans y attacher autrement d'importance, mais déjà en présence de son futur maître et seigneur, elle ne se comporte pas comme les autres enfants. Elle déploie pour lui une certaine coquetterie affectueuse. Et ces attentions m'ont semblé être agréables à celui qui en était l'objet.

C'est évidemment un grand honneur pour une famille



que d'être ainsi distinguée, et elle y gagne certainement en considération, Cependant, tout bas et en me faisant promettre la discrétion, des parents se sont plaints à moi de cet usage. Il est profondément immoral puisqu'il aboutit à cette conséquence que l'on voit souvent un vieux chef entouré d'un essaim de jeunes et jolies filles, qui feraient le bonheur d'habitants du village, mieux désignés pour réaliser des unions assorties.

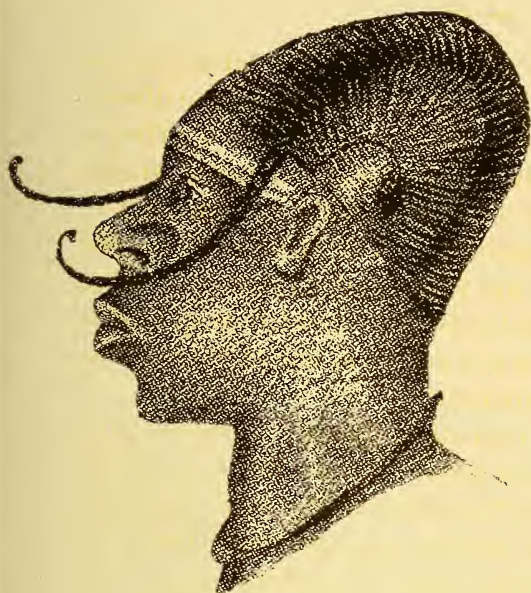
Un chef, pour être admis à épouser une femme libre,

avait à payer une dot qui dépendait de l'importance de l'union contractée. Les éléments d'appréciation sont divers, et le désir plus ou moins grand du prétendant d'arriver à ses fins entre en ligne de compte. La somme payée est rendue si l'épouse retourne chez ses parents. La séparation a lieu pour cause de mésintelligence, de maladie, d'adultère ou pour divers motifs qui font toujours l'objet d'un débat entre les parties. Souvent aussi, les contestations qui s'élèvent à ce propos mènent à la guerre, et sont alors tranchées en vertu du droit du vainqueur.

Les hommes libres peuvent également contracter plusieurs unions, quand leur fortune et les influences dont ils disposent le permettent. S'il jouit d'une grande considération, s'il est riche et possède des esclaves à même de porter les armes, en un mot s'il est de ceux avec qui l'on doit compter, l'alliance d'un homme libre sera recherchée à l'égal presque de celle d'un chef de village. Il n'est pas rare de voir un personnage de ce rang social se dégager de toute tutelle et s'ériger lui-même en chef. Il court évidemment tous les risques de la guerre, mais s'il se sent soutenu et suffisamment puissant pour affronter la bataille, il affirmera sa volonté et se mesurera avec quiconque voudrait s'opposer à ses desseins.

Il est difficile de poser en tout ceci des règles absolues, car c'est avant tout parmi ces populations la force qui prime le droit. Le plus bel exemple d'affranchissement n'est-il pas constitué par Ibaka lui-même, qui né esclave s'éleva au-dessus de tous les chefs de Bolobo? En semblable occurrence, il faut toujours rechercher l'influence des féticheurs et Ibaka, en son temps, le fut lui-même quelque peu.

Les esclaves sont la propriété absolue de leur maître. Mais celui-ci s'efforce, par de bons traitements, de se les attacher. L'esclave qui a un maître humain cherche à lui



COIFFURES BAYANZI.

plaire et à le seconder. De son côté, le maître veille à ne pas mécontenter l'esclave, de crainte que celui-ci ne lui échappe par la fuite et n'aille se mettre à la disposition d'un autre chef. Leurs intérêts sont communs : la prospérité du maître assure celle de toute sa clientèle, la ruine de son crédit la livre sans protection au caprice des puissants. Pour s'attacher ses esclaves, le maître facilite des unions entre eux, il procurera même à l'esclave le moyen de contracter une alliance d'inclination, en achetant, s'il le peut, la femme qu'il recherche. En réalité cet esclavage domestique est très doux.

Tous les habitants d'un village sont frères et il est admis qu'entre eux ils se comportent comme s'ils appartenaient à une même famille. Sous ce rapport, la morale est sévère, et toute atteinte qui y est portée est réprimée sans pitié. La faute n'est plus aussi grave quand on va glaner chez le voisin. Mais si celui-ci n'est pas d'humeur complaisante et, surtout, s'il recherche le conflit, on en arrive vite à un *casus belli*. Mais qu'importe au galant qui court aventure !

Certains auteurs, et non des moindres, affirment que la polygamie est naturelle au noir et qu'elle serait même un bien. Quelle hérésie absolue ! La polygamie est cause de la plupart des malheurs qui s'abattent sur les tribus. Les guerres continuelles, les rapt, les vengeances ne proviennent, en ordre principal, que de cette même cause. Et en faut-il une autre explication que l'examen même des circonstances dans lesquelles la polygamie se pratique ? Si les chefs, les puissants, enlèvent la plupart des femmes, et les plus belles, que reste-t-il pour la masse ? Les conséquences sautent aux yeux et elles doivent frapper ceux même qui n'ont pas vécu au contact du noir.

Est-il nécessaire d'affirmer que généralement les noirs aiment leurs enfants ?

*Commerce et industrie.* — Certaines choses d'ordre et d'intérêt général étaient parfaitement réglées chez les Bayanzi, pour faire vivre la confédération sur elle-même. Tel village s'adonnait plus spécialement à la pêche, tel autre à la fabrication des armes, tel autre au commerce de l'ivoire et, par les échanges, ils se pourvoyaient mutuellement des produits de leurs industries respectives. Une fois qu'un village avait accepté un de ces rôles, il avait à le



POTIERS A BOLOBO.

poursuivre sans relâche, au risque de représailles de la part des autres.

Dans les échanges, il était fait usage, comme valeurs, de plusieurs unités. L'unité supérieure était l'esclave, qui valait un certain nombre de fusils, chaque fusil valant à son tour un certain nombre de barillets de poudre de traite et ainsi de suite jusqu'aux unités inférieures, le mitako, fil de cuivre de 0<sup>m</sup>,39 de longueur environ, le caurie et même le coquillage indigène. Aussi l'énumération de ce que valait une pointe d'ivoire d'une certaine

importance était-elle très longue et le propriétaire de l'ivoire, pour ne rien oublier du prix de vente, ne cessait, pendant la transaction, de répéter tout ce qu'elle représentait. Quand il s'agissait de plusieurs défenses, ce devenait un véritable casse-tête. A force de répéter la leçon apprise, celle-ci était débitée avec une apparente aisance, réellement déconcertante.



SENTIER DANS LES HAUTES HERBES CONDUISANT A UN VILLAGE INDIGÈNE.

Le Bayanzi ne cultivait guère que le manioc. Il se pourvoyait des autres denrées nécessaires à sa subsistance aux marchés qui se tenaient tous les quatre jours dans les villages de l'intérieur, où les habitants de la forêt qui s'étend entre le Congo et le lac Léopold II venaient apporter leurs produits. Le lieu du marché était neutralisé, ainsi que

les routes y conduisant. Les ennemis du moment pouvaient s'y rencontrer sans être autorisés à se livrer à aucun acte d'hostilité. Ce trait des mœurs bayanzi, comme bien d'autres, est commun à toutes les peuplades de l'Afrique équatoriale.

Le commerce d'ivoire se pratiquait surtout le long des rives, bien que parfois il en fût apporté aux marchés de



BAYANZI ALLANT PRENDRE POSSESSION DE LEUR PIROGUE.

l'intérieur. Les gens de Bolobo se rendant à Kinshassa, chez les Bateke, pour y échanger les pointes d'ivoire contre les produits d'Europe, avaient à organiser une véritable expédition. Souvent en ces circonstances, les villages se mettaient d'accord et les pirogues réunies en convoi marchaient de conserve.

Ces pirogues ont un aspect très spécial : au centre, recouvert de nattes, sont disposés les marchandises et les vivres; à l'avant et à l'arrière, placés sur deux rangs, se tenaient les pagayeurs, au nombre de douze à vingt-quatre, suivant la grandeur des pirogues. A la proue de l'embarcation opère celui qui la dirige, il frappe en cadence du talon sur le plat bord de la pirogue, pour régler la nage. Les pagayeurs nagent alternativement par file : à babord et à tribord. A l'arrière, hissé sur l'extrême pointe, réellement suspendu au-dessus de l'eau, se tient le timonier qui est toujours un jeune homme. C'est l'homme d'avant qui lui indique par le mot *terre* ou *eau*, s'il doit diriger l'embarcation vers le large ou vers la rive. L'équipe ne se mettrait jamais en marche sans avoir attaché un coq vivant à la proue de la pirogue et, à proximité, le fétiche qui doit protéger la caravane contre les incidents fâcheux. Quand un chef est du voyage, il se fait accompagner de plusieurs femmes, généralement deux ou trois. Un barde accompagne toujours l'expédition. Il improvisera des chants de circonstance et au besoin se répétera tout le long du voyage. Il met en chanson les incidents des voyages présents et passés.

Le départ du village donne lieu à une véritable cérémonie : les adieux sont longs, les recommandations à ceux qui restent et à ceux qui partent, s'entrecroisent sans répit. Ne voyons-nous pas la même chose chez nous, à Ostende, au départ des chaloupes pour la grande pêche? En voyage la prudence se recommande, les voyageurs sont exposés à toutes sortes d'embûches et gare à celui qui y tombe. La femme surtout jouera ici un grand rôle, car l'indigène, sous ce rapport ne connaît pas les articles du Décalogue qui défendent de convoiter et de prendre le bien d'autrui. Elles sont longues et nombreuses les histoires qu'ont à raconter à ce sujet les indigènes. Ils ne manquent d'ailleurs pas



chez eux de tendre les mêmes pièges aux étrangers. Et combien ils sont experts en la matière !

Ces voyages sont pénibles, car ils doivent être entrepris en saison des pluies. En saison sèche, en effet, le vent souffle régulièrement et soulève des vagues qui rendent la navigation dangereuse aux pirogues. Par contre, pendant les pluies les voyageurs auront à subir les tornades contre



BAYANZI PRENANT LEURS DISPOSITIONS DE DÉPART.

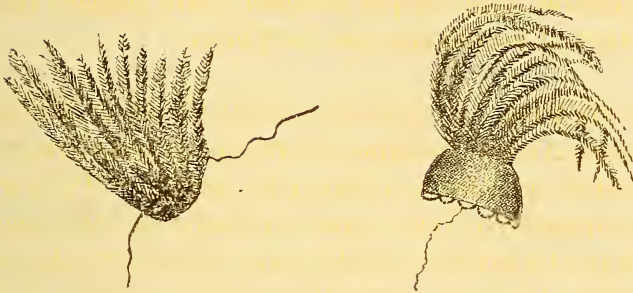
lesquelles la fuite à la rive, en un bon refuge, constitue le seul salut.

Les tornades viennent généralement de l'est et sont annoncées par de gros nuages sombres, qui apparaissent soudain à l'horizon. Ils marchent avec une rapidité très grande vers le zénith, où ils ne tardent pas à se déchirer et à déverser vers la terre de véritables cataractes accom-

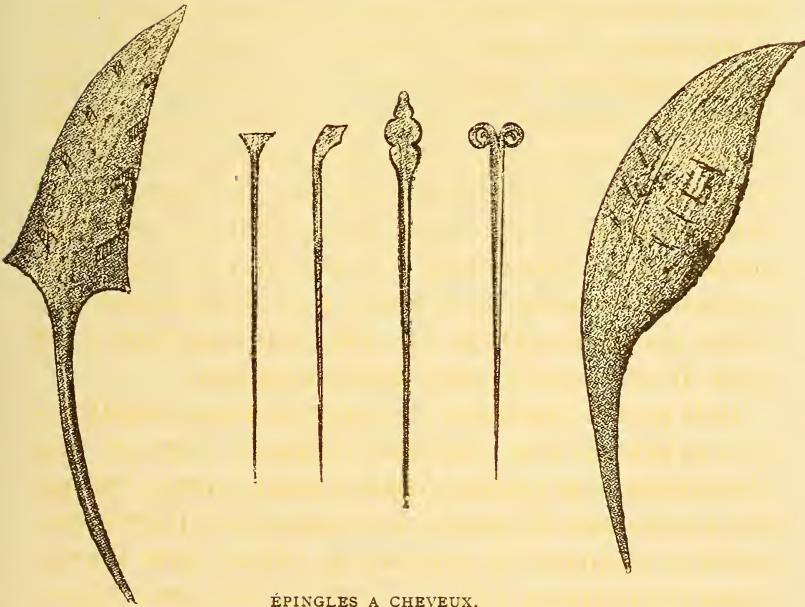
pagnées de vent et d'orage qui, par leur violence, jettent l'épouvante. Les indigènes ont un talent spécial pour s'abriter. Ils lient ensemble à la rive quelques branches d'arbres, jettent par-dessus une natte ou deux et, après avoir allumé un feu, se blottissent sous cet abri et y sont aussi à l'aise que si les éléments n'étaient pas déchainés. A terre quand ils sont surpris par la pluie, ils fuient et au préalable pour ne pas mouiller leurs pagnes, ils les enroulent et les placent sous leurs bras.

*Le fétichisme.* — Chez les noirs du Congo le fétichisme est autant d'ordre politique que religieux, pour autant que l'on puisse qualifier de religion les pratiques d'une grossière superstition. Tout ce qui se rattache au fétichisme est réglé, par les prêtres ou féticheurs, d'accord avec les chefs indigènes. C'est une institution destinée surtout à faire adopter par la masse les décisions des dirigeants, en leur donnant une consécration occulte. C'est si vrai que j'ai eu fréquemment l'occasion d'entendre de jeunes chefs, non encore habitués à s'appuyer sur les manifestations fétichistes, se moquer de la trop grande crédulité avec laquelle la masse accueillait ces sortes d'oracles. Est-ce de l'auto-suggestion, ou toute autre manifestation d'ordre psychique? Toujours est-il que les anciens féticheurs et les chefs d'âge semblent croire sincèrement à la puissance de leurs invocations. Le profane est d'autant plus impressionné que toutes les manifestations du culte sont soustraites à ses yeux. Il n'en connaît jamais que les résultats.

De la part de l'indigène, on n'aperçoit aucune manifestation extérieure d'un sentiment religieux. Tout au plus s'entourent-ils de quelques objets d'usage courant, tels que des pots en terre de formes et de dimensions diverses, auxquels ils attribuent le caractère de fétiche après y avoir versé des mélanges d'huile, d'arachide, de ngula (écorce



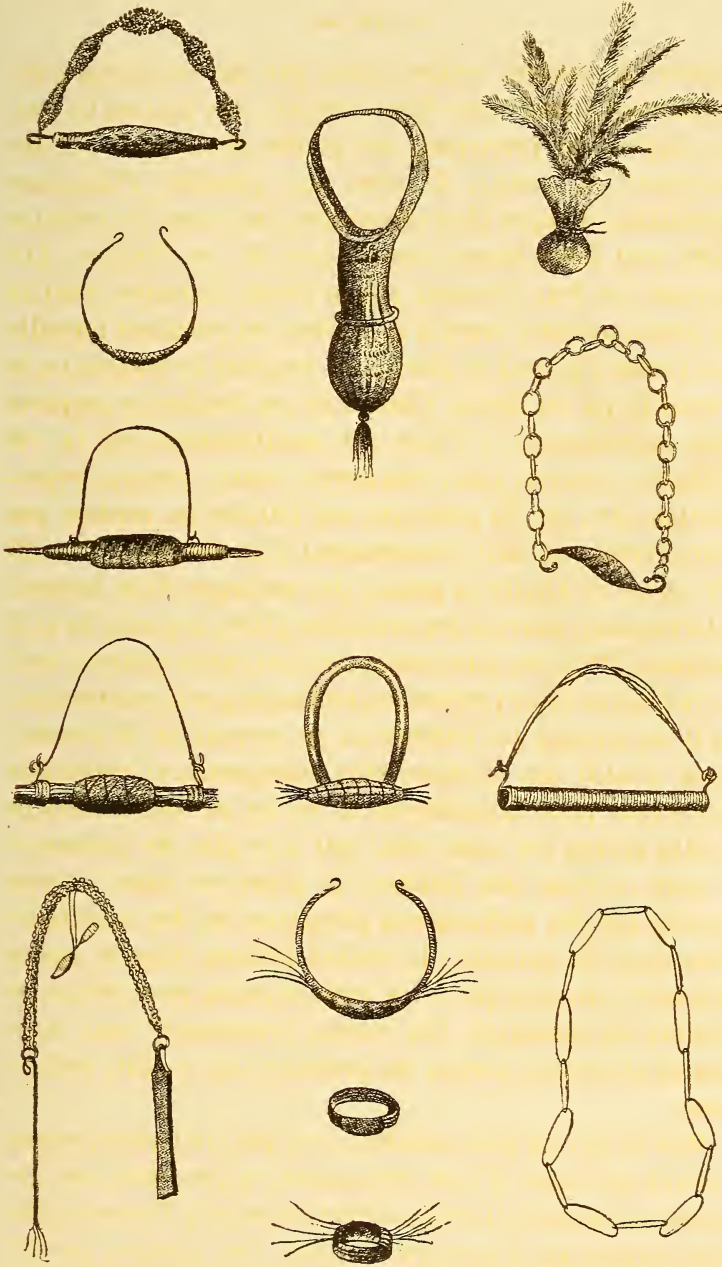
COUVRE-CHEFS.



ÉPINGLES A CHEVEUX.

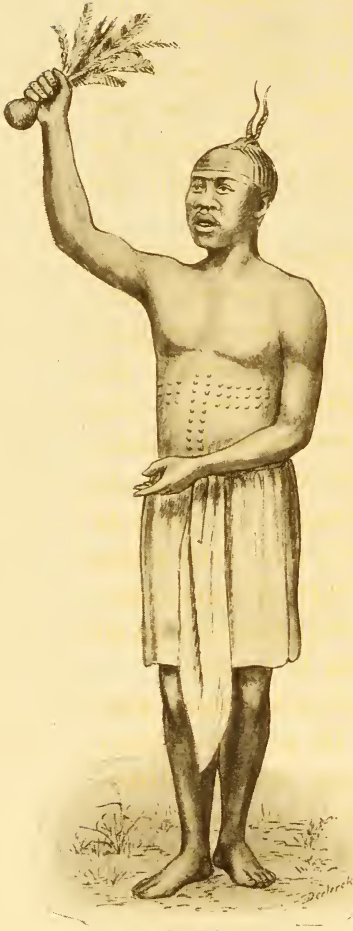
d'arbre de couleur rouge), ainsi que des coquillages qui renferment à leur tour divers objets : des plumes de coq, de chapon, de perroquet, des griffes de léopard ou des morceaux de peaux. Il n'est pas possible d'imaginer assemblage d'objets plus disparates. Les cases de certains chefs sont littéralement encombrées de ces fétiches. Les Bayanzi ne leur donnent pas la forme humaine. Parfois un dessin grossier tracé à la surface du récipient rappelle une forme d'animal et alors c'est toujours le serpent ou le crocodile qui est figuré. Chacun de ces fétiches se rapporte plus spécialement à l'une des manifestations de la vie indigène : guerre, paix, commerce, santé, voyage, reproduction, etc., etc. Et pour que ces fétiches ne perdent pas leurs vertus, on doit constamment s'en occuper : il suffit d'y verser de l'huile de palme, des mélanges dans lesquels interviennent souvent des arachides pilées, des noix de kola mâchées. Pour ces soins usuels, le chef opère souvent seul et c'est après avoir préparé ces mélanges par la mastication, qu'il en asperge les fétiches en se servant de la bouche; aussi n'est-il pas d'objets plus répugnants et répandant une odeur plus nauséabonde. Il va de soi que le fétiche le plus ancien est aussi celui qui a le plus de puissance. A part ce culte des fétiches, le nègre se laisse impressionner par des phénomènes physiques ou des manifestations de la vie animale : le combat de deux chapons amène la guerre; un chat qui a les poils hérissés peut déchaîner nombre de calamités. Ces menus événements sont enregistrés et servent parfois de prétexte aux conflits recherchés.

Mais ce qui est plus nuisible, c'est que l'indigène prétend trouver une cause à tout événement, et que, dans des circonstances graves, il croit ou feint de croire à l'intervention d'un ennemi qui a provoqué le mal. Une pirogue est-elle renversée par la vague, un crocodile enlève-t-il un



AMULETTES BAYANZI.

baigneur, la mort frappe-t-elle un parent ou un ami, celui qui a jeté le mauvais sort doit être découvert, si on ne veut courir le risque de continuer à s'exposer à ses desseins néfastes. Il en résulte des crimes atroces, commis au nom du principe de justice.



O-HOLÉ!  
INDIGÈNE INVOQUANT LA LUNE.

C'est en ces circonstances que l'union s'affirme étroite entre les chefs et les féticheurs. Parfois ceux-ci se réunissent en nombre dans les cas d'importance, et se livrent entre eux à une diplomatie serrée, pour arrêter les conclusions auxquelles ils devront s'arrêter. Car il ne faut pas oublier qu'ils arrivent avec l'aide des chefs à s'arroger le droit de vie ou de mort en ordonnant l'application de l'épreuve du poison. Dans ce dernier cas, ils sont maîtres des mélanges à faire absorber à l'inculpé et peuvent sauver ou tuer à leur guise. On comprend que ceux qui disposent de pareilles armes soient universellement craints. Parfois c'est l'oracle d'un féticheur qui est attaqué, et si les influences et les ressources dont il dispose ne sont pas suffisantes, il succombe dans la lutte. J'ai vu ainsi un de ces féticheurs déchus, mener une existence misérable, dédaigné

et méprisé par tous; c'était la vengeance du populaire.

Les féticheurs tiennent commerce d'amulettes qu'ils vendent aux naïfs; elles possèdent des vertus variées et tout

dépend du prix qu'on y met. Il n'y a aucun mal contre lequel le féticheur n'ait la prétention de préserver. Néanmoins, faites mine de saisir une arme pendant qu'un indigène s'étend en de longues phrases pour expliquer qu'il a une amulette le rendant invulnérable et vous le verrez généralement détalier à toutes jambes. Il n'en est pas moins vrai que dans la surexcitation produite par des préparatifs de guerre, l'indigène se convainc de la puissance de ses fétiches et sa croyance l'amènera à accomplir des actes d'une folle témérité.

Je n'ai jamais vu d'indigènes invoquer le soleil. Par contre, la lune est l'objet d'un certain culte de leur part. L'apparition de la nouvelle lune est saluée de cris de joie. On l'implorera pour que la lunaison soit favorable. En voyage, dès qu'elle apparaît, l'indigène l'invoque afin qu'elle détourne de lui les mauvaises rencontres, les maladies, etc., etc. La pleine lune également est l'occasion de réjouissances, de danses qui se prolongent loin dans la nuit. Ces pratiques sont assez générales à toute cette partie de l'Afrique. Les éléments aussi sont l'objet de leurs préoccupations. A l'approche des tornades, les indigènes font de grands gestes vers l'horizon pour écarter le danger.

Croient-ils en Dieu? L'idée de Dieu est certainement bien confuse dans leur esprit; cependant, ils parlent souvent d'un être invisible existant dans les cieux, dont les dispositions sont bonnes ou mauvaises, selon le bon ou mauvais sort qu'ils subissent dans le moment. Ils croient plutôt aux esprits, et ceux-ci sont toujours mauvais. C'est à les apaiser qu'il faut s'employer.

Je citerai quelques exemples qui feront bien voir comment, dans la pratique, les choses se passent.

*Incidents journaliers de la vie indigène.* — Un matin, j'entendis s'élever, du village de N'Goïe, une clameur

d'épouvante et j'appris qu'un des enfants du chef avait été enlevé par un crocodile. C'était le fait évidemment d'un ennemi qu'il fallait à tout prix découvrir. Ce ne fut pas long : les féticheurs désignèrent la mère, c'est-à-dire une des femmes de N'Goïe lui-même comme étant la coupable, engageant la responsabilité du chef sous le prétexte que le village entier était hanté par le mauvais esprit. Les voisins coururent aux armes et menacèrent N'Goïe. Une palabre de guerre eut lieu, au cours de laquelle N'Goïe proclama son innocence et obtint que les féticheurs déclarassent que les présages semblaient indiquer que N'Goïe aurait le pouvoir de découvrir le coupable. Il opéra donc de concert avec ses complices et le fétiche ayant reçu l'ordre de se diriger vers la maison du coupable s'arrêta obstinément devant la maison du chef d'un village voisin. Le bruit s'en répandit avec la rapidité de la foudre et le malheureux dut fuir hâtivement en pirogue, avec tous ses fidèles, sans quoi il eût subi un sort horrible. Il alla édifier un nouveau village en aval de l'agglomération Bayanzi, en un endroit isolé.

Et voyez jusqu'où va la fourberie de ces faux croyants : si j'ai parlé de l'incrédulité de certains jeunes chefs, c'est précisément en faisant allusion à l'événement que je viens de décrire. Me trouvant quelques jours plus tard chez ce N'Goïe, qui commanda si bien aux fétiches, je lui fis remarquer que j'étais incommodé par une très mauvaise odeur. Il se retourna, me montra le fétiche voyageur, expliquant que les matières variées que le féticheur venait constamment y déposer provoquaient cette odeur nauséabonde et, comme s'il poussait le cri du cœur, il ajouta : « Mais jamais le fétiche n'a bougé ! » Comme je lui rappelais les cérémonies récentes, il partit d'un éclat de rire, mais me pria aussitôt de ne pas divulguer ce qu'il venait de me révéler si imprudemment, car je mettrais ses jours en



danger. Je voulus pousser plus avant l'expérience et je plaignis le chef fugitif si injustement privé de la plupart de ses gens. Comme il affectait de ne pas me comprendre, je lui demandai ce qu'il ferait si cette innocente victime se présentait devant lui. A ma grande surprise, il se leva et brandit sa lance, pour m'indiquer qu'il l'étendrait à ses pieds! Et cette fois, son attitude farouche me parut aussi sincère que les aveux qu'il venait de me faire. Le fétiche n'avait fait que servir une vengeance personnelle de N'Goïe.

*Ibaka fait mettre à mort l'enfant de sa favorite.* — Lorsque sa favorite le rendit père pour la trente-sixième fois, Ibaka, afin de ne pas être privé de la mère pendant la période de l'allaitement, fit immoler l'enfant.

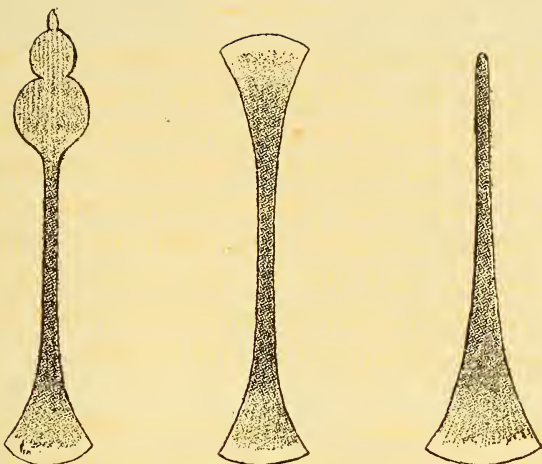
Ayant appris cet épouvantable forfait, je fis entendre de violents reproches au chef et je le menaçai de lui retirer mon amitié. Il se retrancha derrière les manifestations des esprits, qui avaient révélé que le malheur s'abattrait sur la tribu si l'enfant n'était pas sacrifié. Et ce barbare chercha à m'expliquer, sans grande conviction apparente, que les esprits avaient eu raison, car les féticheurs s'étant retirés dans les bois pour examiner les entrailles de l'enfant, avaient constaté qu'elles étaient remplies de choses immondes, preuve certaine que des malheurs épouvantables se préparaient à s'abattre sur son peuple.

Parfois aussi, les mères, pour se débarrasser d'un enfant, provoquent un accident. Je pus constater en une occasion qu'un enfant avait été volontairement noyé. Les mères ont coutume de baigner leurs bébés en les plongeant dans les eaux du fleuve. Normalement, l'enfant est plongé à plusieurs reprises dans l'eau, et est complètement submergé pendant un court instant. La mégère avait tenu l'enfant assez longtemps sous l'eau pour provoquer la mort. Je dois dire que cette fois les fétiches tentèrent de

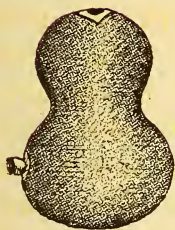
venger la morale outragée, les choses faillirent se brouiller et la coupable fut sur le point d'être écharpée vive. Elle finit par s'en tirer malgré un charivari de plusieurs heures auquel prirent part toutes les commères des environs et grâce à la distribution, plusieurs jours durant, de généreuses libations de malafu : tout finit dans la joie. Il y aurait bien des cas à citer de l'intervention des fétiches dans la vie indigène, mais je finirai en décrivant une autre de ces manifestations parmi les plus usuelles.

*L'épreuve du poison.* — Toutes les femmes d'un chef nommé Wulewule tombèrent gravement malades, à l'exception de l'une d'entre elles qui, florissante de santé, jouissait d'une magnifique corpulence. Sans nul doute, un mauvais sort avait été jeté et la coupable ne pouvait être que la seule femme restée indemne. Celle-ci était une gaillarde qui avait bec et ongles pour se défendre ; admise à l'épreuve du poison, elle en sortit victorieuse. Quand je fus mis au courant de ce qui venait de se passer, je me rendis au village et je vis l'accusée triomphante, parée de ses plus beaux atours, hissée sur une espèce de trône, autour duquel toutes les femmes accourues proclamaient son innocence en d'innombrables improvisations chantées sur un rythme de danse. Le chef accusateur eut à payer une forte amende qui, suivant l'usage, fut aussitôt convertie en malafu : car tout se termine généralement, au Congo, par des danses et des libations, les bonnes comme les mauvaises fortunes.

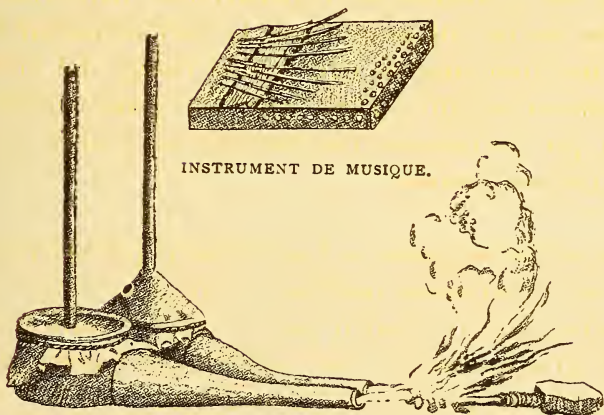
*Funérailles indigènes.* — Les féticheurs président également aux cérémonies funèbres. Le Bayanzi croit à une vie future, mais il n'établit pas de rapport entre le sort qu'elle lui réserve et les actes méritoires ou répréhensibles dont il aura rempli son existence terrestre.



ÉPILOIRS.



PIPES.



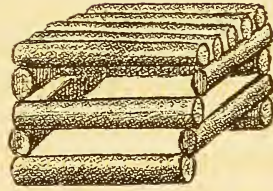
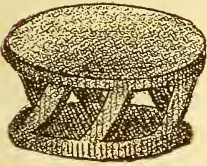
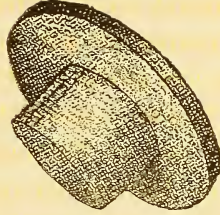
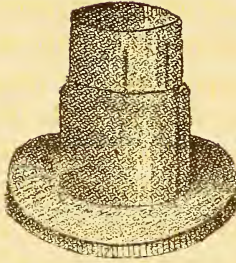
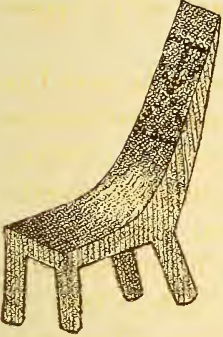
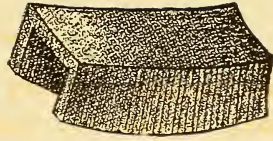
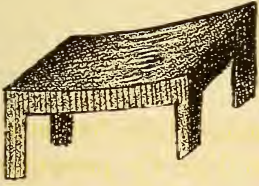
INSTRUMENT DE MUSIQUE.

SOUFFLET DE FORGE.

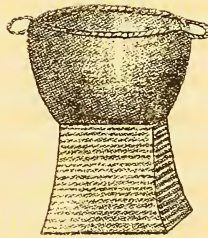
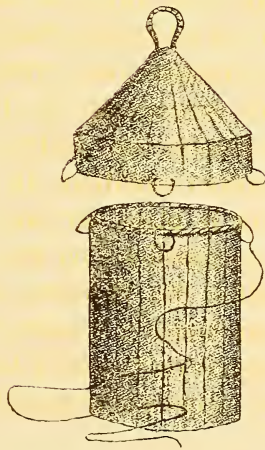
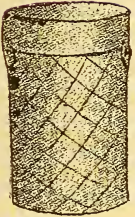
Dans l'au-delà, l'on sera plus ou moins riche, heureux et puissant, suivant les conditions où l'on s'y présentera. C'est là l'origine des sacrifices humains. L'homme le plus puissant serait déchu dans l'autre monde s'il ne s'y faisait accompagner par un cortège de ses esclaves et n'y apportait une partie de ses richesses.

C'est en conséquence de ces croyances qu'à la mort d'un chef ou d'un homme libre, on sacrifie un nombre d'hommes et de femmes en rapport avec le rang social du défunt. Parfois aussi, on place dans la tombe des indigènes vivants, dont les corps servent d'assise au défunt. Ces sacrifices s'accomplissent suivant différents rites : les femmes sont généralement pendues à proximité de la tombe, tandis que les hommes ont la tête tranchée. Les victimes sont exposées pendant plusieurs jours à côté du corps. L'indigène prétend qu'elles sont heureuses de leur sort. Tout ce que j'ai pu constater, c'est que ces malheureux sont épouvantés à tel point, qu'ils ne semblent plus se rendre compte de ce qui se passe autour d'eux.

Souvent aussi on cherche à acheter des esclaves étrangers au village, de façon à ne pas trop entamer la population de celui-ci. Il est d'ailleurs à remarquer que la qualité des esclaves, leur âge, leur force, ne sont pas toujours pris en considération ; on ne semble attacher d'importance qu'au nombre. J'ai pu constater avec certitude que c'étaient généralement les plus misérables, les femmes les plus vieilles, qui étaient immolés. Les étoffes et objets divers faisant partie de la fortune mobilière du défunt servent à ensevelir le corps. On le place sur une chaise que l'on recouvre des étoffes auxquelles l'on fixe extérieurement des perles, des assiettes, des gobelets, des cuillers, des fusils, etc., etc. Le tout forme une masse volumineuse qui constitue la bière à laquelle on cherche à donner l'apparence d'une civière allongée, facilement transportable. Cette bière



SIÈGES.



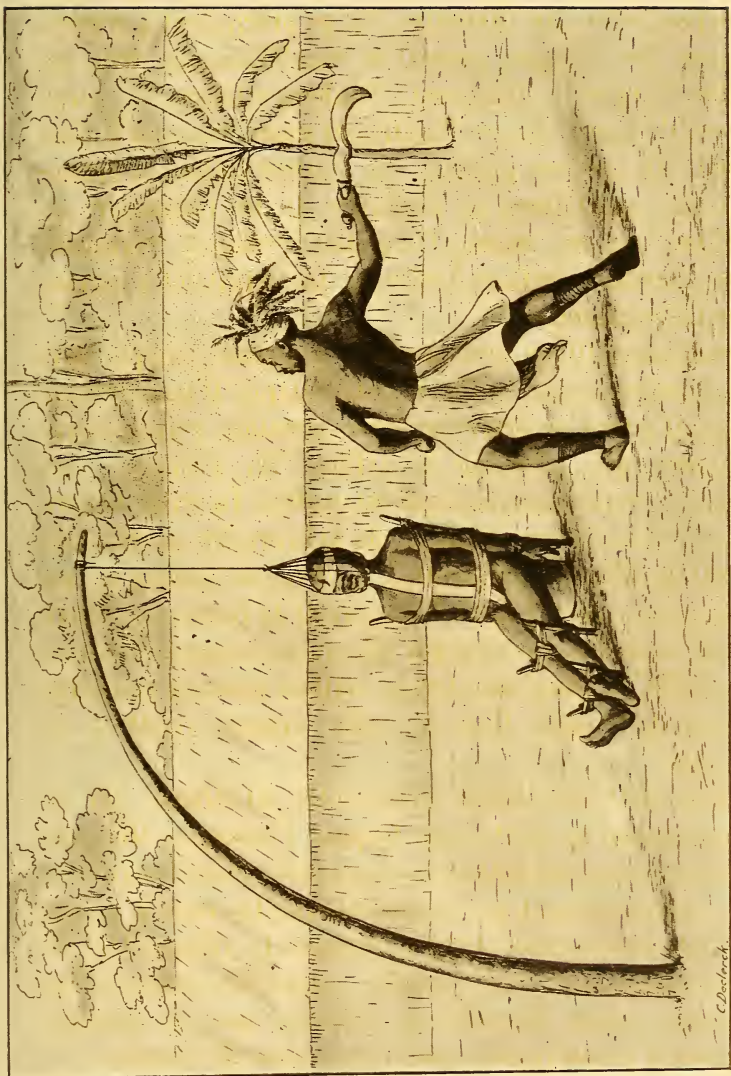
PANIER.

est promenée par les villages avant l'enterrement. Les porteurs affichent une violence extrême en accomplissant cette partie du rite funéraire, ils se précipitent à travers les rues des villages, passent et tourbillonnent dans les parties élargies et finalement tombent épuisés, le corps couvert de sueur. Ils ne s'inquiètent guère de ce qu'il peut advenir du cadavre pendant ces courses folles : il appartient aux spectateurs de s'efforcer de le maintenir en équilibre sur ses assises. C'est une cérémonie véritablement infernale, destinée à effrayer les esprits et à écarter leurs noirs desseins.

Les femmes libres sont enterrées en grande pompe. Mais pour l'esclave le cérémonial est plus simple. Il peut devenir imposant quand on désire célébrer certaines vertus extraordinaires que possédait le défunt. En l'espèce, c'est surtout la vertu guerrière qui est exaltée. La tribu honore le mort, dans l'espoir d'hériter de sa bravoure en décidant l'esprit du défunt à passer dans le corps de chacun de ses membres, de façon à faire d'eux autant de héros. La guerre était en honneur, car c'est par elle qu'on imposait la loi au plus faible. Il fallait être fort et vaillant pour ne pas subir le joug du voisin. D'où le culte spécial rendu à la bravoure.

Telles sont les phases émouvantes du drame qui se déroule quand la mort vient frapper l'indigène. Mais ces cérémonies sont précédées d'un appareil moins bruyant et plus impressionnant par sa simplicité. La mort d'un des habitants semble tout d'abord plonger le village dans la consternation. Ce n'est qu'après, quand les danses et les libations auront échauffé les esprits, que se produit l'explosion de sauvagerie que nous venons de décrire.

Dès que la mort est constatée, les proches et successivement tous les habitants, se répandent par le village, se lamentent, pleurent, se prosternent, se roulent par terre et

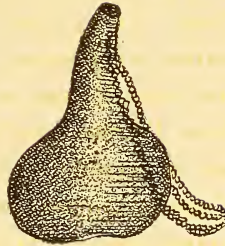
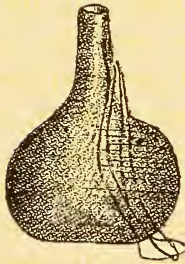
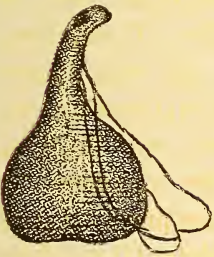
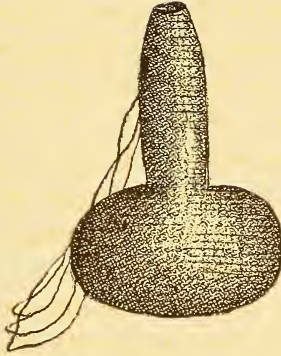
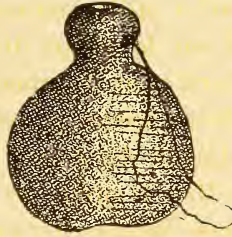
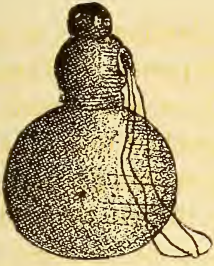


UNE EXÉCUTION CHEZ LES BAYANZI.

se livrent à mille contorsions. En s'abordant, ils se questionnent sur le départ du maître, du parent, de l'ami. Où est-il? Parti pour le grand voyage. Il ne nous aimait donc plus? Et ces scènes se prolongent pendant toute l'exposition publique du corps, jusqu'au jour des grandes cérémonies. Mais la première phase reste intime, les habitants des autres villages n'y participent pas. Le corps est lavé, paré, et la toilette est poussée jusqu'à ses derniers raffinements : on fait usage en abondance d'huile de palme et de teinture rouge. Le corps est veillé jusqu'au jour de l'enterrement, les femmes ne mangeront que des fruits crus de la terre. En guise de deuil, elles abandonnent les étoffes européennes, pour se vêtir de la façon la plus sommaire; elles s'enduisent la figure et le corps de charbon de bois pilé. Pendant six lunes elles porteront ce deuil, sans jamais user de la moindre ablution.

Des émissaires se rendent dans les environs dès que le cérémonial des funérailles a été arrêté. Et au jour convenu, l'on voit s'organiser de véritables pèlerinages qui, dans un ordre parfait, s'acheminent à la file indienne vers le village du défunt. Ce sont des milliers d'indigènes, hommes et femmes, en grand apparat, qui vont porter leurs condoléances et leurs présents; ceux-ci, consistant en pièces d'étoffes, perles, sonnettes, etc., etc., sont attachés, bien en vedette, autour de la ceinture des visiteurs. Au village les danses sont organisées : aux unes prennent part les étrangers, aux autres les concitoyens du défunt. Le malafu est distribué avec largesse, et il semble extraordinaire que, dans ces conditions, ces bacchanales se déroulent sans que de nouveaux drames viennent les ensanglanter. Les danses varient à l'infini. Les unes sont réservées aux hommes seuls. Les autres aux femmes, à d'autres enfin participent les deux sexes. J'ai vu à une de ces occasions un cercle formé par de vieilles femmes, qui toutes portaient des





CALEBASSES.



ÉCOPES.

casques de cuirassiers au grand cimier, des cuirasses complètes, et de grands sabres qui semblaient par leur ballonnement, gêner singulièrement leurs mouvements. Elles exécutaient, portant le costume simpliste que j'ai indiqué, un pas qu'elles cadençaient en battant les mains. Pendant trois jours, sans prononcer une parole, elles exécutèrent invariablement le même pas. Elles semblaient absolument à bout de forces.

C'est seulement quand ces danses se sont poursuivies pendant un nombre de jours variable suivant l'importance du décédé, que l'on passe à la cérémonie même de l'enterrement.

Chose extraordinaire, ce sont les esclaves, les seuls à courir des risques, qui paraissent les plus friands de ces tristes cérémonies. Chacun se croit à l'abri à cause de l'amulette qu'il a obtenue, en la payant combien cher, du féticheur. Quand le malheureux s'apercevra de la vanité de son talisman, il sera trop tard pour se soustraire à son sort.

Un an, deux ans et même davantage après la mort, à l'occasion d'une circonstance grave, heureuse ou malheureuse, l'on procède parfois à une série de nouveaux sacrifices humains pour conjurer l'action malfaisante des esprits par l'intervention du chef puissant qui passe pour exercer encore de l'autre monde une influence décisive sur la destinée des siens. Il arrive même que ces nouvelles hécatombes soient plus importantes que celles qui accompagnèrent les funérailles.

L'on ne se rend pas toujours compte du nombre effrayant d'existences humaines qui étaient sacrifiées annuellement à ces pratiques barbares auxquelles notre établissement au Congo ne tarda pas à mettre fin.

*Le séjour à Bolobo.* — Ce fut parmi ces populations, à tant de titres si intéressantes à observer, que se déroula mon

séjour à Bolobo. Mon temps, entièrement pris par les soucis journaliers que me suscitaient les indigènes, passait trop rapidement pour que je pusse accomplir toute ma tâche. Le nombre de chefs était considérable, et chacun désirait me soumettre soit un différend avec un de ses voisins, soit quelque idée personnelle sur la politique générale de la région. Mes journées se passaient à recevoir les notables et à aller les visiter. Fréquemment, j'apprenais que des crimes étaient sur le point de se commettre, que des guerres de village à village se préparaient, et toujours j'intervenais le plus rapidement possible. Il ne fallait évidemment pas songer à imposer sa volonté par la force ; nous aurions été chassés du pays et la barbarie aurait repris immédiatement tous ses droits. C'est à la seule diplomatie qu'il fallait recourir. Les indigènes paraissent très intéressés par toutes ces discussions, sans cependant se laisser toujours convaincre. Il leur arrivait parfois de céder, dans des cas qui ne leur paraissaient pas trop orthodoxes. Je parvins à différentes reprises à leur faire renoncer à des sacrifices humains et à échanger les victimes désignées contre leur valeur marchande ! Mais combien il fallait les raisonner et s'entourer de précautions oratoires, car si le populaire n'objectait pas trop, il n'en était pas de même des chefs, et spécialement des féticheurs, qui avaient tout à craindre d'une ingérence étrangère.

Je visitai aussi les villages de la rive droite du Congo, où je passai quelques traités avec les chefs riverains.

*Comment j'entrai en relations avec les Ba-Tende.* — J'eus énormément de peine à pénétrer à l'intérieur même des terres de Bolobo. Cette partie du pays est habitée par les Ba-Tende et bien que ceux-ci vinssent souvent voir leurs voisins de l'eau, comme ils les appelaient, jamais aucun ne s'était présenté à notre station. Les Bayanzi n'aimaient

pas que je leur parlasse de pousser mes pérégrinations de ce côté et de même qu'ils me dépeignaient auprès des Ba-Tende sous un jour fâcheux, ils me décrivaient ceux-ci comme des êtres terribles, des cannibales, qu'on me conseillait fort d'éviter. Je parvins cependant à entrer en relations avec eux et ils me parurent, au contraire, gens fort paisibles. Ils habitaient la forêt par groupements de famille, ayant adopté cette façon de vivre pour éviter les querelles qui survenaient si fréquemment parmi les habitants des grandes agglomérations. Les chemins qui conduisaient à leurs retraites suivaient tantôt des routes parfaitement tracées, tantôt le lit des ruisseaux qui dissimulaient à l'étranger la direction à prendre. Il fallait un guide sûr pour les découvrir. Je fis d'abord la connaissance d'un vieux chef Ba-Tende qui était le bon sens même, mais d'une prudence peut-être excessive. Il m'annonça sa visite, mais en prévision de cette entrevue, il me fit indiquer un endroit où il pourrait d'abord me contempler à distance. Je le vis, en effet, me dévisager pendant au moins une demi-heure, poser à mon sujet des questions à ses gens et leur faire part de ses remarques. Enfin, apparemment rassuré, il s'avança résolument vers moi et me serra la main. Il demanda que je voulusse retrousser la manche de ma chemise afin qu'il pût contempler mon bras. Il procéda à cet examen qui parut lui donner toutes les garanties désirables et dès qu'il m'eût dit que je ressemblais énormément à un nègre, à la couleur près, il se montra tout à fait confiant. Il s'excusa de s'être fait tant prier, mais en rejeta la faute sur les Bayanzi qui m'avaient décrit comme une espèce de monstre dont la vue provoquait tous les maux. Il prétendit avoir été toujours assez incrédule, car les Bayanzi n'avaient jamais pu lui donner une réponse satisfaisante lorsqu'il exprimait son étonnement de les voir conserver parmi eux un être aussi malfaisant et le bon

vieux riait à l'idée qu'il s'était faite du blanc, alors qu'il le voyait maintenant devant lui si pareil à lui-même. J'étais très flatté de l'heureuse impression produite par ma personne et je serrai vigoureusement la main de mon nouvel ami. Il ne put cependant promettre de me rendre ma visite, car il semblait convaincu, et son peuple



CHEF BA-TENDE.

y insistait fort, qu'il ne pouvait dépasser une certaine limite d'où il apercevait le fleuve, sans qu'il lui advint malheur. Par la suite, en souvenir de notre rencontre, il m'envoya de temps à autre un présent consistant en victuailles diverses.

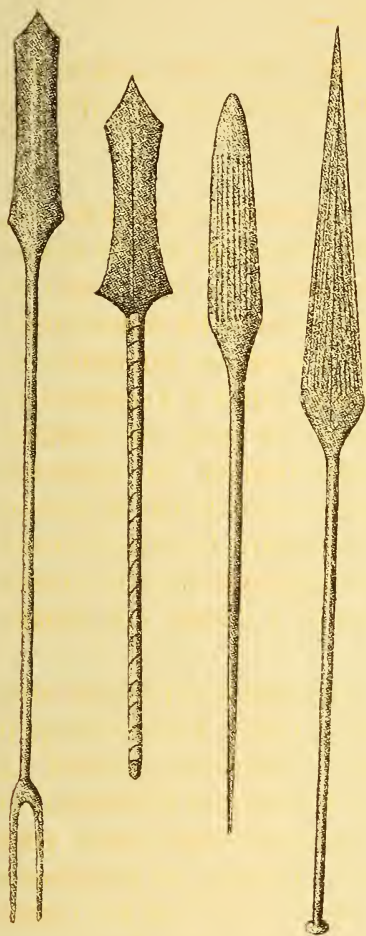
Cet endroit de mon récit se place au mois de février 1884 et depuis le départ de Stanley, je n'avais reçu aucune nou-

velle ni du bas ni du haut Congo. Tous mes soins étaient consacrés au souci de me maintenir en paix au milieu de ces remuants Bayanzi.

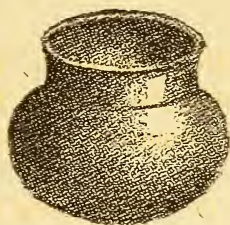
*Le missionnaire Grenfell.* — Un matin, vers 11 heures, on signala une voile à l'horizon. C'est à qui dans la station ferait retentir le plus puissamment le cri traditionnel de « Sail! Oh! » De la station, on apercevait les embarcations doublant un promontoire situé à quelques kilomètres en aval. Cette fois, le temps qu'il fallut à l'embarcation aperçue pour franchir cet espace me parut une éternité. Le visiteur était le missionnaire Grenfell qui remontait hardiment le fleuve en baleinière, dans le but de pousser jusqu'à l'Equateur afin de reconnaître les rives et leurs habitants et de faire choix des emplacements où la mission baptiste aurait le plus d'intérêt à fonder des établissements.

Grenfell était un homme d'une longue expérience africaine. L'œuvre qu'il accomplit au Congo, les services qu'il rendit à la science sont connus et justement appréciés. La conversation que j'eus avec lui fut des plus intéressante et j'appris ainsi que si nous faisons de notre mieux pour accomplir notre tâche dans le haut Congo, les événements suivaient rapidement leur cours en aval où les Belges déployaient des prodiges d'activité et de vaillance.

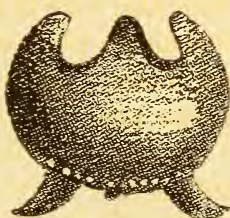
*Quelques nouvelles des efforts des Belges dans le bas Congo.* — L'œuvre du capitaine Hanssens dans le Niadi-Kwilu avait paru suffisamment sérieuse à la France, pour la décider à reconnaître les droits acquis par l'Association internationale africaine dans cette région. Des négociations entamées en Europe devaient aboutir au traité du 5 février 1885, fixant la frontière commune de la France et de l'Association internationale africaine.



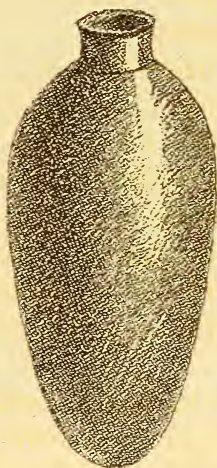
PAGAIES.



MARMITE.



FOYER POUR PIROGUE.



JARRE A *masanga*.



MASSE TENANT LIEU DE MARTEAU.



HACHE.

Ce traité eut une importance exceptionnelle, car les prétentions de la France sur une partie de la rive gauche du Pool constituaient une menace constante pour notre entreprise dont elles contrariaient la marche vers le haut fleuve.

J'appris encore par Grenfell que le lieutenant Van Kerkhoven, agissant en dehors de l'action des officiers qui occupaient la région, avait conclu de nombreux traités dans le bas Congo, au nord d'Issanghila et de Manyanga; qu'Alexandre Delcommune, qui avait repris les affaires de Gilis à Boma, avait mis ses bons offices à la disposition de l'Association internationale africaine pour traiter avec les chefs du Mayumbe et obtenir une extension de territoire dans les environs immédiats de Boma. Lui seul pourrait dire les efforts qu'il lui en coûta, la lutte qu'il eut à soutenir contre toutes les intrigues dirigées contre l'influence de l'Association par les commerçants de toute nationalité, habitués à agir sans contrôle, d'après leurs seuls intérêts, et qui se voyaient menacés dans certaines de leurs pratiques par l'établissement d'un pouvoir régulier. La lutte fut passionnée, et elle dura encore plusieurs années après la proclamation de l'Etat.

Les circonstances avaient été mises à profit pour compléter les installations de Boma, capitale projetée du nouvel Etat; le Dr Allard avait pu y établir enfin le sanatorium dont les matériaux avaient été utilisés naguère à Vivi pour un usage bien étranger à leur destination.

De Léopoldville même, je reçus peu de nouvelles. C'était le capitaine Sauley qui en était devenu le chef, ayant pour adjoint l'officier de marine suédois Anderson, qui a laissé le meilleur souvenir parmi nous. Je sais que, depuis, il a visité l'embouchure du Congo avec le navire qu'il commandait en qualité de lieutenant de vaisseau. Il a dû regretter de ne pas avoir pu pénétrer plus avant dans



l'intérieur pour contempler les progrès réalisés par l'œuvre dont il avait été l'un des meilleurs pionniers.

Stanley, fatigué, avait dû rentrer en Europe et il avait chargé le capitaine Hanssens de poursuivre l'occupation du haut Congo et d'en ravitailler les stations. J'allais donc voir ce chef pour lequel nous avions tous une vénération spéciale. Je me réjouissais à la pensée que moi, qui avais été son élève à peine trois ans auparavant, alors que j'étais sur les bancs de l'École militaire, j'allais pouvoir lui donner la preuve que la situation de Bolobo, si souvent menacée, était consolidée et que le point d'appui qu'il avait fondé sur le haut Congo n'avait plus à donner la moindre inquiétude.

*Projets des missionnaires protestants.* — Grenfell me parla également des projets des missionnaires protestants de



LE CAPITAINE HANSENS.

différentes sectes et son voyage semblait avoir un peu pour objet de devancer ses coreligionnaires dans le choix des emplacements. Nous parcourûmes ensemble les villages indigènes et visitâmes les chefs; mon hôte paraissait d'autant plus intéressant aux populations, que je mettais

en évidence, à chaque occasion, ses liens de famille : Grenfell avait épousé une femme de couleur originaire de Fernando Po, dont il eut cinq enfants. Trois d'entre eux vivent encore. Sans connaître Grenfell, les Bayanzi avaient entendu parler de lui au Stanley-Pool, dans leurs tournées commerciales et l'accueil qu'il reçut fut des plus encourageants.

Grenfell, cette fois comme plus tard à d'autres occasions, montra une vive admiration pour la belle et forte race des Bayanzi tout en reconnaissant la sauvagerie de leurs mœurs et leurs penchants sanguinaires. Cette sympathie le porta par la suite à fonder à Bolobo même la première mission créée en amont de Léopoldville. Bolobo devint ainsi l'établissement de base de son entreprise, celui où lui-même s'installa avec sa famille. Quand je le revis en Europe, dix ans après, il se plut à me reparler des chefs dont je lui avais fait faire la connaissance. Il me dépeignit les ravages causés dans la région par la maladie du sommeil et la résistance qu'il y rencontrait dans son œuvre d'évangélisation. Grenfell déplorait aussi les pratiques invétérées d'ivrognerie et la répugnance étrange des Bayanzi à propager leur propre race, ce qui les portait à assurer leur descendance par des alliances avec les femmes esclaves étrangères et à recruter la population par l'achat d'esclaves nombreux.

Grenfell ne cachait pas d'ailleurs que sans l'apparition des blancs en 1883 dans le haut Congo, la population aurait rapidement disparu des rives du fleuve depuis Léopoldville jusqu'aux Falls, à cause de l'état d'anarchie aigu qui s'y était développé, des pratiques destructives de la race qui avaient cours parmi ces peuplades et surtout des sacrifices humains et des guerres de tribu à tribu. Ces déclarations, Grenfell me les a faites en toute sincérité, sans autre préoccupation que d'établir une vérité historique.

*Dans l'attente du capitaine Hanssens.* — Après avoir passé chez moi quarante-huit heures, cet hôte éminent me quitta pour continuer son voyage vers le haut.

La première visite sur laquelle je comptais dès lors fut celle du capitaine Hanssens. L'attente fut longue, car seulement en mars, j'appris par des rumeurs indigènes que la flottille était en route. Le bruit se répandit que c'était Stanley qui allait reparaitre et les gens de Bolobo à cette nouvelle vinrent me faire d'étranges propositions. L'annonce de l'arrivée de Stanley avait ranimé leurs instincts guerriers. C'était surtout Manga, disait-on, qui restait hostile à l'illustre explorateur. C'était lui qui avait fait tirer sur les vapeurs au précédent voyage. Sa haine datait de l'époque où Stanley descendit le fleuve en 1877, des pêcheurs inoffensifs, ayant eu à souffrir, prétendait-il, du passage de l'expédition mémorable. Mais on sait par l'accueil qu'elle reçut aux Bangala, ce qu'il faut croire des racontars indigènes. Ce qui est certain, ce que j'ai pu contrôler cent fois, c'est que le ressentiment contre Stanley provenait réellement des rapports qu'il avait eut avec ces populations lors de sa première traversée de l'Afrique.

Ma présence à la station embarrassait les indigènes, car ils se demandaient quelle attitude j'adopterais s'ils attaquaient Stanley. Enfin, un jour que l'on vint me prier de rester neutre dans le conflit, je crus le moment venu de leur dire qu'à mon avis, c'était le capitaine Hanssens qui viendrait et non Boula-Matari. Ce fut une véritable transformation magique qui s'opéra en eux. Aux sentiments d'hostilité succédèrent les signes incontestables d'une joie sincère. Pour les Bayanzi, c'était le capitaine Hanssens qui personnifiait chez eux l'occupation européenne et son nom était très populaire dans la région. On le rapprochait de celui du lieutenant Orban, dont les indigènes me parlaient souvent avec sympathie. J'étais donc rassuré quant à la réception qui

serait faite à mon chef et je m'en réjouis doublement.

Enfin, dans les premiers jours d'avril 1905, retentit le cri de « Sail Oh », qui chaque fois remplissait mon être de joie et d'émotion. Quelles seront les nouvelles du pays, des amis, de tous les êtres chers laissés là-bas? Les souvenirs reviennent en un instant à ces occasions et c'est le cœur débordant d'émotion que les voyageurs sont reçus. Cette

fois, ce bonheur s'ajoutait encore aux autres sentiments que j'ai décrits.

A l'approche des embarcations, je reconnus tout de suite le capitaine Hanssens. Bientôt il me serre la main, me demande des nouvelles, se montre affectueux et est ravi de la situation. Ibaka est venu avec d'autres chefs; la rive est noire de monde. J'aperçois Ibaka qui se tient un peu à l'écart et je l'appelle auprès de son maître blanc.



LE LIEUTENANT LING VANNERUS.

C'est une longue effusion entre notre chef et le puissant potentat africain. Celui-ci dit combien il est content de son fils (c'est de moi qu'il parle en ces termes) et demande immédiatement qu'on ne me remplace pas par un des blancs

qu'amène l'expédition. Se trouvent en effet à bord des trois coquets petits vapeurs *En Avant*, *A. I. A.* et *Royal*, MM. Amelot, Guerin, Dévos et Courtois, Belges, les lieutenants suédois Werter et Ling Vannerus, le capitaine Nicholls, marin anglais, commandant les embarcations.

Le lendemain, je traite mes hôtes le mieux que je puis. Moi qui ne possédais plus depuis longtemps ni étoffes, ni articles d'échanges, et encore moins de vivres d'Europe, je suis mis en possession de toute une petite pacotille, de quelques conserves, en quantité minime, mais qui me paraissaient cependant constituer un approvisionnement inépuisable. J'allais pouvoir jouer au prodigue et prouver, par la magnificence de mon hospitalité, ma reconnaissance à ceux qui m'avaient apporté toutes ces bonnes choses sur lesquelles je ne comptais plus. N'avais-je pas en abondance les ressources que le Congo me donnait si généreusement : lait de chèvre, œufs, poules, chèvres, huile d'arachide au parfum de noisette ; et la chasse ne fournissait-elle pas largement, et sans peine, canards, pintades et perdreaux ? Le potager indigène était bien garni. Les hautes herbes des environs recélaient à l'état sauvage le pourpier, l'épinard, l'oseille et l'aubergine. Mes hôtes furent émerveillés du menu plantureux que je leur fis servir. Leur surprise était d'autant plus grande que dans cette cuisine faite à l'huile d'arachide, l'on paraissait avoir prodigué le bon beurre danois. Je dus, pour les tirer d'indécision, leur montrer les ressources dont disposait mon cuisinier. Comme les vapeurs manquaient d'huile, il fallut procéder à une large fabrication d'huile d'arachide pour leur usage. J'assure que mon cœur saigna quand je vis ce précieux produit culinaire disparaître à bord des steamers pour graisser les rouages des machines. Ce me semblait une profanation.

Le capitaine Hanssens se montrait impatient de visiter

les postes d'amont et spécialement l'Equateur. La tentative faite naguère par Stanley pour fonder une station chez les Bangala devait être renouvelée et Hanssens savait qu'il pouvait compter sur l'inébranlable et sage énergie de Coquilhat pour réussir dans son entreprise. Hanssens ne consacra qu'une journée à Bolobo et le lendemain dès l'aube la flottille reprit sa marche. Le lieutenant Ling Vannerus me resta en qualité d'adjoint. C'était un officier sérieux et énergique comme tous ceux que la Suède donna au Congo, d'un sang-froid admirable et d'un courage à toute épreuve. Il devait bientôt, à l'occasion de mes démêlés avec Ibaka, m'en donner des preuves non équivoques.

La station des Bangala fut heureusement fondée en mai 1884, non sans avoir exigé des efforts diplomatiques ardues, qui furent exposés par le capitaine Coquilhat, dans son livre : *Sur le haut Congo*.

La bonne nouvelle m'en fut apportée par Nicholls, que le capitaine Hanssens avait renvoyé à Léopoldville pour y prendre des renforts. C'est encore lui qui m'apprit, à son retour de Léopoldville, l'installation du colonel de Winton, comme administrateur général, succédant à Stanley.

Puis ce fut un nouvel et long isolement qui ne devait prendre fin qu'au retour du capitaine Hanssens des Stanley-Falls. Heureusement, les Bayanzi absorbèrent tellement mon temps que je regrettais la rapidité avec laquelle les jours se succédaient.

\*  
\* \* \*

*Démêlés avec Ibaka.* — Au fur et à mesure que mes relations s'étendaient, Ibaka cherchait à me susciter des difficultés, tandis que les autres chefs s'évertuaient à m'indisposer contre lui. Ils l'accusaient de toutes les difficultés passées avec les blancs. Ibaka nous repré-

sentait comme ses alliés et prétendait avoir notre promesse de soutenir, au besoin par les armes, toutes ses revendications. Il abusa de ce malentendu, grâce auquel il arracha plus d'une fois, à ses voisins, des concessions qu'il n'aurait pu sinon obtenir sans courir les risques de la guerre. Enfin, la situation était d'autant plus délicate que plusieurs chefs, sûrs de ma neutralité en cas de conflit entre eux, cherchaient à vider des querelles anciennes. Parfois mes efforts étaient vains et le conflit éclatait sous mes yeux, sans que j'aie pu le conjurer. C'est à l'occasion d'un de ces incidents qu'intervint entre moi et Ibaka un différend sérieux, qui faillit tourner au tragique.

Les gens du vieux Manga et d'Ibaka s'étaient déclaré la guerre et ce dernier, peu rassuré sur l'issue de la lutte, cherchait à influencer son adversaire et à briser son élan. Il avait en vain cherché, le premier jour de bataille, à faire croire à mon intervention. Mais le lendemain, à l'heure des hostilités, après que les adversaires eurent pris possession de la brousse qui entoure les villages, je fus averti par un de mes Zanzibarites qu'Ibaka, pour donner le change à l'ennemi, avait fait coiffer ses gens de fez semblables à ceux que portaient nos hommes et que lui-même se promenait derrière ses guerriers tenant largement déployé le drapeau bleu étoilé d'or. Je n'eus aucune peine à vérifier l'exactitude de ce rapport et j'envoyai un émissaire à Manga, tandis que je me chargeai d'Ibaka. Mon intervention eut le résultat inattendu d'arrêter les hostilités et je me trouvai moi-même brusquement aux prises avec Ibaka. J'avais appris dans l'entre-temps que ce chef, de connivence avec un de mes Haoussa, s'était emparé d'un fusil albini. Le Haoussa coupable d'avoir livré son arme était déserteur. Je cherchai à contraindre Ibaka à me rendre mon arme. Il nia formellement qu'il la possédât. Mais mes renseignements étaient précis, je les tenais

d'un de ses pupilles Ibaka, qui, ayant à se plaindre de celui qu'il appelait son père, me tenait au courant de tout ce qui se préparait en comité secret.

Le récit du motif des plaintes du pupille d'Ibaka est assez intéressant, car il permet de saisir un des côtés des mœurs des Bayanzi. Tout enfant, il perdit ses parents et fut confié à Ibaka, qui devait administrer les biens de l'enfant. Celui-ci devenu grand, il devait avoir dix-huit ans à l'époque des démêlés qui nous occupent, était le vrai type du noir élégant, de l'homme à succès; à tout instant, j'entendais des femmes chanter ses vertus. Il fut impliqué dans des aventures amoureuses sans nombre et plus d'une fois il attira à Ibaka des ennuis dont celui-ci ne sortit le plus souvent qu'en indemnisant la partie prétendument lésée. Notre dandy avait également eu quelques mécomptes de jeu. Bref, Ibaka prétendait que la fortune entière de son pupille avait été absorbée par le règlement de toutes ces difficultés. Un nouvel incident — il s'agissait cette fois encore d'une entreprise amoureuse — prit Ibaka au dépourvu. Pour sortir de la situation, il voulut vendre son pupille, c'est-à-dire lui faire perdre son rang d'homme libre. L'exemple n'est pas unique. Mais heureusement pour mon jeune ami, les chefs bayanzi intervinrent énergiquement et, devant la réprobation générale, Ibaka dut rentrer ses griffes. Mais son pupille n'oublia jamais l'outrage et, par esprit de vengeance, il me tint au courant, avec une précision qui déconcerta plus d'une fois le vieux chef, de tout ce que celui-ci tramait contre moi ou contre les villages voisins. Cette parenthèse fermée, revenons à ma palabre avec le vieux fourbe.

Ibaka mit toute son éloquence à me rappeler ses relations avec Stanley, avec le capitaine Hanssens et ne fut pas loin d'insinuer, malgré les égards que j'avais eus pour lui, que j'étais en passe de devenir plus mauvais encore que mon



prédécesseur. Avec une audace incroyable, il continua à nier formellement qu'il fût en possession d'un de mes fusils. Ma conviction s'était renforcée, parce que de toutes parts des chefs indigènes me faisaient dire d'insister pour faire restituer l'arme. Pour eux, Ibaka, en possession d'un pareil



CHÈVRE INDIGÈNE.

engin de destruction, devait sortir vainqueur de tout conflit ultérieur.

Devant l'obstination d'Ibaka, je dus lui envoyer un ultimatum : il fut averti que si à 5 heures du soir, il ne m'avait pas restitué mon fusil, je passerais aux hostilités directes et que je pénétrerais dans son village, de force s'il le fallait. Il laissa passer l'heure. Le village fut occupé, sans que nous eussions été l'objet de la moindre hostilité ; cepen-

dant le trajet était propice aux embuscades, car le sentier très sinueux, qui aboutissait à l'agglomération, traversait un épais fourré. Mais quelle ne fut pas ma surprise en débouchant dans le village de voir Ibaka, en personne, s'élançant vers moi les bras largement ouverts, en s'écriant : « Tue-moi ! mon fils ! » J'avoue que cette vision m'impressionna. Ibaka m'apparut en effet superbe et grand dans cette attitude absolument théâtrale. J'avais devant moi un héros d'Homère ! Mes hommes, plus pratiques, me proposèrent de profiter de la circonstance qui mettait le vieux chef en notre pouvoir discrétionnaire et je dus le protéger. Malgré toute mon admiration pour son coup d'audace, je lui fis de graves reproches et le mis en demeure de livrer l'arme. Avec un sang-froid surprenant il se reprit à développer ses théories usuelles sur les rapports qui devaient exister entre nous et insista sur le fait qu'étant fils de Stanley, et le grand explorateur lui ayant dit de me traiter en fils, je ne pouvais faire aucun mal à mon père adoptif ! Je dus finalement battre en retraite, pour me tirer d'affaire et donnai un nouveau délai jusqu'au lendemain à 3 heures pour permettre à Ibaka de s'exécuter. En me retirant, après avoir entendu de nouvelles théories sur ma parenté avec le vieux renard, je terminai l'entretien en lui déclarant que si Stanley avait dit que j'étais son fils, c'est parce qu'il le croyait bon père, mais puisqu'il avait perdu cette qualité indispensable, je n'avais plus aucun lien de parenté avec lui !

Nul incident ne vint troubler cette trêve nouvelle. Plusieurs chefs vinrent assouvir leur haine contre Ibaka, me poussant aux hostilités et m'assurant de leur neutralité, malgré l'activité que déployait mon adversaire momentané pour nouer des alliances. Mais je veillais, et tout mon monde se tenait sur ses gardes. Le lendemain, les indigènes des villages amis passèrent nombreux et ostensiblement au large

de la station, afin de bien marquer qu'ils s'éloignaient sous prétexte de chasse, me prouvant ainsi leur fidélité. J'atteignis le lendemain 2 heures de l'après-midi sans avoir reçu la moindre communication d'Ibaka. J'entendais le bruit de vives discussions dans son village, mais je ne reçus aucun émissaire. Je me décidai à lui en envoyer un, pour lui rappeler que 3 heures était la limite extrême que je lui accordais pour la restitution de l'albini et que passé ce temps, s'il ne s'était pas exécuté, les hostilités s'ouvriraient. La voix du canon en donnerait le signal. Bien malgré moi, je dus passer de la menace au geste. Au coup de canon, le seul qui fut tiré, les indigènes répondirent par une longue clameur. Puis un silence imposant suivit. Qu'avaient décidé les indigènes, quelle serait l'attitude d'Ibaka? Autant de questions que nous nous posâmes. Nous n'eûmes pour pénétrer ce mystère qu'un moyen, c'était de nous rendre au village. Il était absolument désert, nous ne vîmes âme qui vive. Ces constatations faites, le lieutenant Ling Vannerus et moi reprîmes le chemin de la station, celle-ci n'était qu'à 50 mètres du village, mais cet espace était couvert de futaies épaisses, inextricables, traversées par un sentier étroit.

Nous restâmes jusqu'au lendemain dans un isolement absolu. Les habitants d'amont ainsi que ceux d'aval s'abstinrent de donner signe de vie, craignant sans doute de s'exposer à mon courroux et de déchaîner à nouveau la grosse voix du canon.

Il me fallut jusqu'au lendemain pour recevoir quelques émissaires. Ibaka me faisait prêcher le calme, me demandant d'apaiser ma colère et m'assurant que le fusil me serait rendu. Ces envoyés sortaient de je ne sais où; jamais je ne les avais vus. Mais ils m'apportaient le fétiche d'Ibaka, l'insigne de sa puissance. Ils me racontèrent, non sans laisser percer une pointe d'ironie, qu'au coup de canon

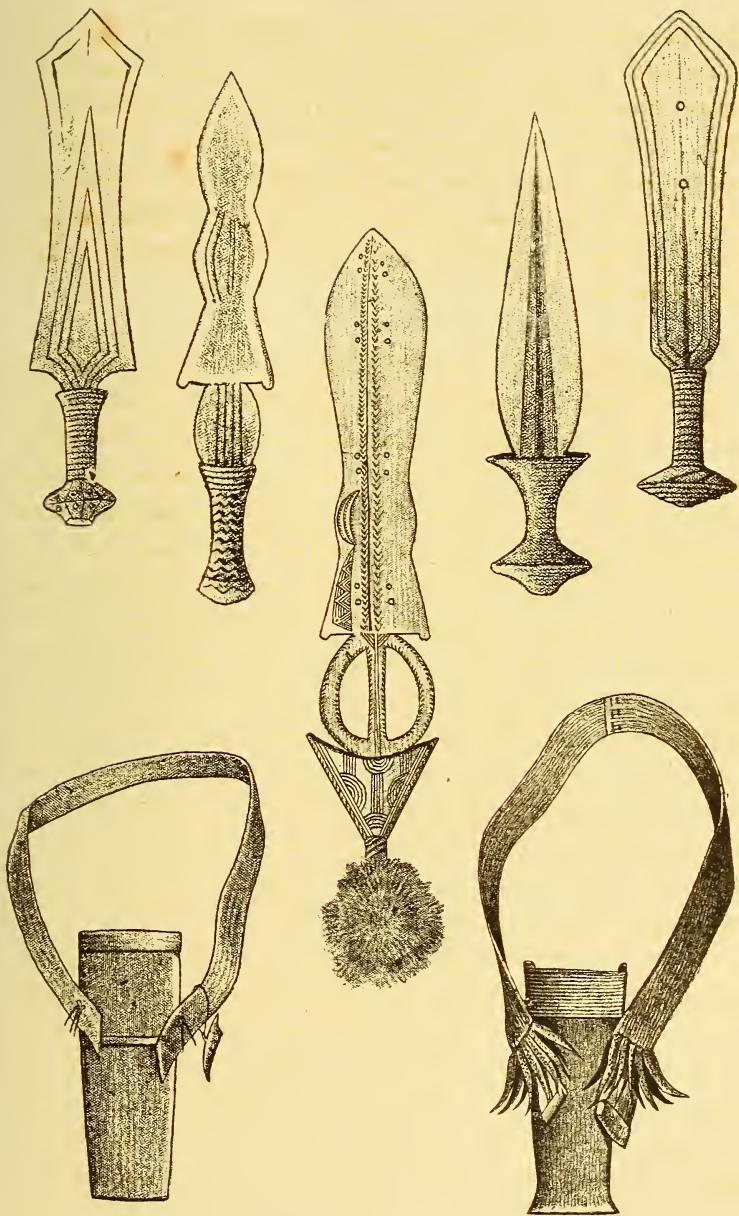
Ibaka avait été pris d'une telle panique, qu'il s'enfuit au loin et qu'avec peine son entourage l'avait décidé à s'arrêter après plusieurs heures de marche. Il était arrivé dans un village ami, d'où précisément les émissaires avaient été dépêchés. Ce n'étaient même pas des Bayanzi, mais des Ba-Tende. Dans la journée, j'entendis des thèmes variés de la bouche des Bayanzi, sur la fuite d'Ibaka. Tous trouvaient un secret plaisir à l'humilier, à plaisanter une puissance, si soudainement évanouie, dont ils avaient craint les effets et qu'ils croyaient maintenant anéantie à jamais. Ils caressaient le secret espoir que je leur livrerais celui dont ils avaient eu souvent à subir le caprice et que l'instant était proche où chacun pourrait se venger d'anciens griefs. Tout cela m'était insinué dans des formes enveloppées, qui ne manquaient pas d'adresse. Ils comptaient sans leur hôte. Je demandai à voir Ibaka le jour même. Mais ses envoyés me répondirent qu'il était si loin que mon désir était impossible à réaliser. Le lendemain le chef se présenta à la station, presque sans suite, et son premier mot fut de m'appeler son fils, ajoutant que je pouvais « faire de mon père ce que je voulais ». Je le rassurai et je lui fis comprendre ce que sa conduite avait d'insensé. Il me répondit que jamais il n'aurait cru que j'aurais exécuté ma menace. Maintenant il était désireux de vivre dorénavant en paix avec moi, se soumettant d'avance à mes volontés, et demanda pour traiter de la paix, d'attendre qu'il eût fait venir son frère de Tshumbiri.

*Visite du grand féticheur de Tshumbiri.* — Quelques jours après celui-ci se présenta avec Ibaka, suivi d'une foule cette fois considérable de gens armés de lances. Tous les fusils avaient été laissés au village. Ibaka, qui me rapportait l'Albini volé, son frère et moi primes place

sous la véranda de la station. La foule faisait cercle autour de nous. J'observai l'avocat choisi par Ibaka. Ce vieux frère n'était autre que le puissant féticheur voisin. Il semblait assez hésitant à commencer son discours. Je le désemparai un peu en lui coupant la parole, au moment où il s'apprêtait à faire l'historique de l'arrivée des blancs dans le pays, depuis la première traversée de l'Afrique par Stanley en 1877. A la grande joie de l'assemblée, je fis remarquer que cette histoire je l'avais entendue cent fois, et qu'il était inutile de venir de Tshumbiri pour me la resservir, qu'il semblait plus intéressant d'en arriver droit au fait. Était-ce dépit, colère ou autre chose, notre orateur prit aussitôt le taureau par les cornes, et voulut porter un grand coup, celui qui devait me terrasser. Il débuta par déclarer, en me désignant du doigt, que le blanc qui était là devant lui était l'esclave de Boula-Matari. Je ne lui en laissai pas dire davantage et l'arrêtai net. Je saisis la sonnette servant au rassemblement de mes hommes et répondis que je n'avais pas à me préoccuper des appréciations d'un homme étranger à Bolobo, et que je faisais fi de ses insinuations méchantes. Je demandai si un esclave était à même de faire venir en un instant à son appel autant de braves guerriers? Ce fut une rumeur de protestations dans toute l'assemblée, qui me proclama le plus grand des chefs. Chose curieuse et qui me surprit, cette nombreuse réunion, qui semblait présager des discours et des discussions sans fin, se termina brusquement sur cette constatation. Fut-il pris par la peur, ou connut-il la honte de la défaite? le grand féticheur montra une hâte fébrile à se retirer. Et Ibaka, se levant à son tour, me prit les mains, les serra avec toute l'affection apparente qu'il put y mettre, en ajoutant que tout était oublié, et que plus jamais une ombre ne passerait entre nous. Il en fut ainsi par la suite. Il me sut d'ailleurs grandement gré, des négociations continuelles

que j'eus avec les autres chefs qui voulaient s'affranchir de son autorité et lui suscitaient à toute occasion des difficultés. Mais toujours avec la plus grande impartialité possible, j'intervins entre les parties, cherchant à tenir la balance égale entre tous. L'année 1884 s'écoula ainsi pour moi calme et heureuse au milieu de ces fortes populations Bayanzi. J'en ai gardé le souvenir comme de l'une des plus belles de ma vie.

*Les hostilités chez les indigènes.* — J'ai fait allusion, dans ces dernières pages, aux querelles continuelles qui divisaient les indigènes. Rarement les hostilités éclatent brusquement, elles sont le plus souvent précédées de réunions où les parties exposent leurs griefs réciproques. Les guerriers, en grand apparat, assistent nombreux à ces palabres. Les chefs, leurs féticheurs et les notables sont installés en groupes, séparés par parties engagées dans le différend. Les guerriers, placés en large cercle, forment également autant de groupes distincts. Prennent part aux délibérations, outre les antagonistes, leurs amis dont les avis sont très écoutés. Un premier orateur expose d'abord les faits de la cause, autant que possible au point de vue objectif. Puis les avocats de l'autre partie font valoir leurs arguments. L'orateur est debout et chaque argument est représenté par un bâtonnet qu'il jette à ses pieds. Après une période décisive, les guerriers dont il est l'organe reprennent avec ensemble la dernière phrase prononcée et la font suivre d'expressions consacrées, qui signifient tantôt qu'ils veulent la guerre, tantôt qu'ils penchent pour la paix. Souvent le groupe adverse répond par des cris stridents qui imitent ceux que poussent les guerriers pendant le combat. L'effet de ces réunions est impressionnant, et ce qui tend à en relever le caractère, c'est que pendant que les orateurs exposent leur thèse, il est



COUTEAUX BAYANZI.

le plus formellement interdit d'interrompre. Aussi le silence est-il absolu et la voix de l'orateur domine nettement l'auditoire. Quand le conflit semble devenu inévitable, les effets oratoires tendent essentiellement à impressionner ceux qui ne sont pas parties au conflit, afin de se ménager des alliances. Car avant l'ouverture des hostilités, les efforts porteront de ce côté. Suivant que la cause sera jugée bonne ou mauvaise par l'opinion publique, les alliances seront facilitées par sa plus ou moins grande popularité. Mais les passions, les amitiés jouent aussi un grand rôle, souvent le rôle dominant. Ceux qui doivent rester étrangers au conflit proclament très haut leur neutralité, bien que certains conservent une neutralité armée et opportuniste, dont le caractère se liera aux événements.

Il se contracte parfois des alliances singulières ; j'ai vu un chef, combattu dans ses sentiments, qui divisa ses guerriers en deux parties égales, afin de les répartir entre les deux camps ennemis. Ces frères se battaient avec conviction et se considéraient momentanément comme des ennemis acharnés. Quand ce chef me fit part de cette particularité, je ne voulus le croire qu'après avoir constaté *de visu*, sur le champ de bataille même, cette situation extraordinaire. Il ne comprenait évidemment rien à mon étonnement, trouvant parfaitement naturel de partager ses guerriers entre deux de ses voisins pour qui il éprouvait une égale amitié. C'était pour lui d'une logique irréfutable.

Les hostilités éclatent spontanément ou immédiatement après les palabres de guerre. Dès qu'elles sont décidées, les guerriers s'affublent des oripeaux les plus divers : il importe d'apparaître à l'ennemi comme un être fantastique, d'aspect terrifiant et, après avoir jeté la terreur dans son âme, de profiter d'un premier moment de stupeur pour le vaincre. Les guerriers se coiffent de bonnets ornés de plumes ; le corps est enduit de terre de diverses



nuances ; les pieds et les jambes jusqu'aux genoux sont blanchis et portent des lignes transversales ou longitudinales de couleur rouge ; les cuisses et le dessus du corps sont noircis au charbon de bois pilé, avec des dessins blancs sur la poitrine ; la face est également bariolée, les yeux entourés de cercles blancs, rouges et bleus et l'ovale de l'arcade sourcilière prolongée vers les tempes par des traits rouges ou bleus. Le costume est des plus simples : une bande d'étoffe passant autour des reins et ramenée entre les jambes ; les étoffes européennes sont rejetées de l'appareil guerrier. Les genoux, les coudes et la ceinture sont ornés de colliers de plumes, de peaux de bête et d'amulettes diverses. Quand le guerrier ainsi affublé a pris possession de son bouclier, de son couteau, de sa lance, de son fusil à silex, il se croit en état de défier la terre entière et de vaincre l'ennemi le plus redoutable. Toujours pour semer l'effroi, il poussera des hurlements sans fin, des cris stridents qui s'entendent à des distances considérables, il se livrera à des courses folles, suivies d'arrêts brusques pendant lesquels il brandira sa lance, comme s'il allait frapper l'ennemi. En cet art, ils sont incomparables, s'y exerçant dès l'enfance. Certaines danses sont empruntées aux rites guerriers et ce ne sont ni les moins remarquables ni les moins prisées par les indigènes. L'art de la guerre est en grand honneur chez eux et la bravoure est chantée par les bardes indigènes. Les funérailles d'un indigène réputé pour sa bravoure à la guerre, sont entourées d'honneurs spéciaux. Il est de la plus haute importance pour les chefs indigènes d'entretenir semblable tradition.

Tous les préparatifs préalables à la bataille font partie des hostilités. Déjà les indigènes en s'y livrant simulent entre eux des luttes, des corps-à-corps, remontent leur courage par de nombreuses libations, de telle sorte que finalement ils se ruent au combat ivres de malafu autant que de

carnage. Leur état de surexcitation est extrême : à les entendre, ils vont accomplir des actes d'un héroïsme insoupçonné jusque-là. Les raisons souvent futiles de ces conflits n'apparaissent plus un instant à leurs yeux, et ces guerriers sont bien des barbares sans foi ni loi, assoiffés de sang humain.

Mais le gong résonne appelant au combat. De part et d'autre, l'ennemi a mis quelques sentinelles dans la futaie qui entoure le village. L'une d'elles trouvant un arbre à sa portée y grimpera, s'en servira non seulement comme poste d'observation, mais cherchera, si la distance ne l'interdit pas, à engager la conversation avec l'ennemi semblablement posté lui lançant des injures grossières, accompagnées de bravades et de défis. Les adversaires pendant ce temps passeront quelques hommes isolés, dans les herbes, les plantations et, se dissimulant, ils chercheront à surprendre l'ennemi. Malheureusement, à la première alerte, le doigt pressera précipitamment la détente, et le combat se trouvera engagé, très timidement d'abord, à distance, de manière à être absolument inoffensif. Il faudra parfois une seconde journée pour enflammer les courages et pour que les guerriers s'aventurent délibérément hors du rayon immédiat de leurs villages. C'est seulement à ce moment que le combat s'anime et que les guerriers s'abordent, bien que le plus souvent ces rencontres soient toutes fortuites, la tactique consistant à se dissimuler, à abattre l'ennemi avant qu'il ait pu reconnaître son adversaire. Pour engager l'ennemi à se découvrir quand le combat semble trainer, les plus hardis s'élancent au-dessus des herbes en brandissant leurs armes, mais ce sont là des apparitions trop fugitives pour permettre à l'adversaire d'en profiter. Ces silhouettes humaines apparaissant un instant comme suspendues entre ciel et terre, ne manquent pas de donner au spectacle un aspect très

pittoresque et aux combattants un air de crânerie, qui au fond n'est qu'apparence. Ce n'est que dans des cas exceptionnels, quand les passions sont réellement surexcitées, surtout quand le chef est directement en cause, que celui-ci par une apparition sur le champ de bataille détermine une mêlée générale; parfois aussi quand les adversaires sont de



INDIGÈNE S'EXERÇANT AU TIR A L'ARC.

tribus différentes, les engagements deviennent très meurtriers. Sinon, la mise hors de combat d'un seul homme donne généralement prétexte aux ouvertures de paix. Il ne faudrait cependant pas plaisanter le Bayanzi sur sa bravoure; il ne badine pas sur ce sujet.

Chacun des combattants vise à abattre un adversaire, pour se ruer sur lui et emporter la tête dans son village. C'est

pour empêcher la conquête de ce trophée qui constitue l'indice certain de la victoire, que des mêlées se produisent parfois, amenant des pertes sensibles des deux côtés. C'est alors une vraie calamité, qui dans les villages transforme le plaisir de la guerre et les joies qu'il entraîne, en un deuil général. Et cela se conçoit aisément, car on ne peut se figurer la futilité ordinaire des prétextes à conflits armés. De commun accord, les Bayanzi fixaient à la saison sèche, celle où les commerçants sont rentrés, le moment de vider la querelle, trouvant que les opérations étaient plus imposantes quand les partis pouvaient mettre plus d'hommes en ligne. Ils combattent ainsi sans haine véritable et à une date convenue longtemps d'avance comme ils se livreraient à un sport. La cessation des hostilités donne lieu à de nouvelles palabres, à des danses, à des cérémonies diverses, tous prétextes à des beuveries nouvelles. Puis il y aura des amendes infligées, la générosité du vainqueur est certaine. Toutes ces joies sont escomptées naïvement par ces grands enfants terribles, dès qu'ils ne sont plus sous l'influence des excitations mauvaises provoquées par la boisson et des cérémonies dont on a soin d'entourer les intrigues ourdies par les fêticheurs sous l'inspiration des chefs et de leurs conseillers.

Toutes ces manifestations, je les ai vues se dérouler sous mes yeux, pendant plusieurs années, et j'étais entré à un tel point dans l'intimité des Bayanzi, qu'ils n'éprouvaient aucune gêne à se livrer en ma présence à toutes les pratiques de leurs mœurs si bizarres et parfois si cruelles. Sur le champ de bataille, je parcourais le terrain parmi les guerriers rampant en quête de l'ennemi, et il m'est arrivé que l'un d'eux me questionnât sur la situation occupée par l'adversaire, alors qu'en même temps un ennemi blotti tout près me posait la même question. A la paix, à leur grande joie je le leur contai, car ils ne s'étaient pas un instant doutés qu'ils avaient couru un danger aussi imminent.